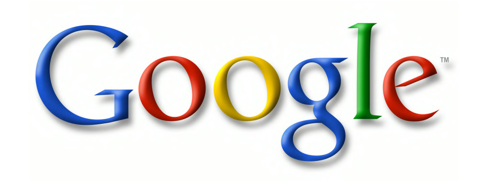
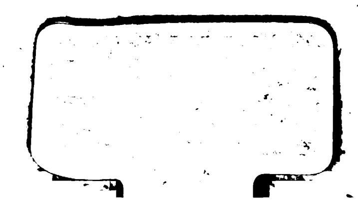
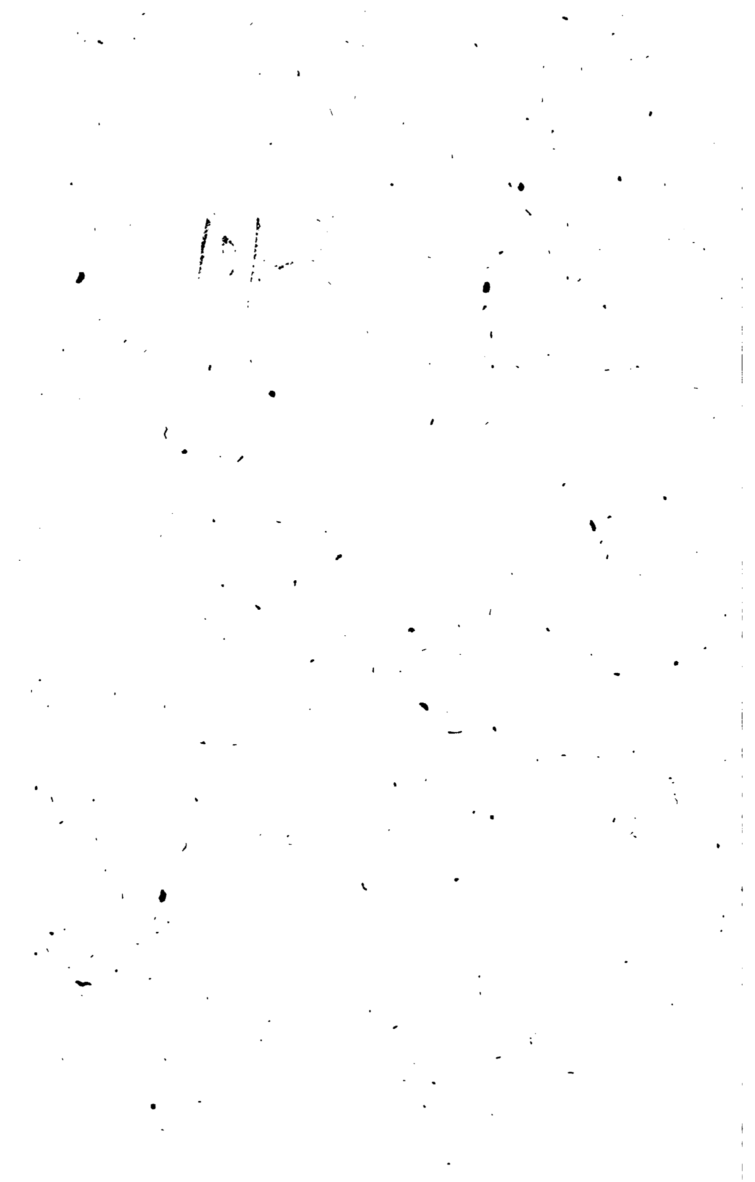







TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LA VIE PRIVÉE
OU APOLOGIE
DE TRES-SÉRÉNISSIME PRINCE
MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHARTRES.

Contre un Libelle diffamatoire écrit en mil ſept cent quatre-vingt-un, mais qui n'a point paru à cauſe des ménaces que nous avons faites à l'Auteur de le décéler.

Par une Société d'Amis du Prince.

Nos Levres n'ont jamais trahi la vérité.



A CENT LIEUES DE LA BASTILLE.

M,DCC,LXXXIV.

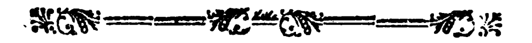
ÉPITRE DEDICATOIRE AUX ADMIRATEURS DES GRANDS HOMMES.

MESSIEURS,

SANS vous louer ni vous flatter, nous rendons justice à votre mérite, & c'est pour vous donner un gage de notre attachement que nous vous offrons le présent Ouvrage. C'est la vie privée d'un Prince, qui, quoiqu'au centre d'une vaste & très-peuplée Capitale, resterait peut-être ignoré comme dans

un defert, fi nous ne le retirions de l'oubli profond où il eft plongé, malgré une Campagne fameufe qu'il a faite fur mer, & de laquelle il eft revenu fain & fauf dans fa chere Patrie, après avoir cependant fait, comme le pauvre Uliffe, de grandes & de longues erreurs. Plufieurs d'entre vous, Meffieurs, avez été témoins oculaires des faits que nous allons rapporter, vous tranfmettrez, dites-vous, par la tradition, à vos neveux, l'exemple que leur offre ce Prince. Mais pourriez-vous le venger de la calomnie par laquelle on a cherché à ternir fa gloire, & à flétrir fes lauriers ? Nous allons prendre cette tâche ; rien n'eft plus propre que l'Hiftoire pour encourager la vertu & combattre le vice. Mais vous allez

peut-être nous considérer comme de ces Auteurs ordinaires, dont le but est de mériter les suffrages du Public, & son argent? Eh bien, Messieurs, pensez-le si vous voulez; mais tel que puisse être votre jugement, & sur l'Ouvrage & sur le dessein de ses Auteurs, s'il vous intéresse un instant, nous aurons réussi.



DISCOURS

PRELIMINAIRE.

On a depuis long-tems la manie de ne parler que des Anciens, il ſemble que les Hébreux, les Grecs & les Romains aient été ſeuls capables de grandes vertus & de grands vices : & nos Contemporains ne citent jamais que des morts pour ſervir d'exemple à la génération actuelle. Ne trouverions nous pas, ſans beaucoup chercher, dans notre France, des preuves aſſez ſenſibles de la force & de la faibleſſe humaine ? Nous allons ſuivre une autre marche ; nous voulons des exemples

vivans : aucune Hiſtoire n'en fournira peut-être de plus intéreſſant que celle du Prince dont nous allons lire la Vie. Nous n'écrirons que des faits certains & connus : nous vous laiſſons le plaiſir & le ſoin des obſervations, des remarques & des jugemens à porter. Notre ſtile véridique n'augmentera & ne diminuera rien du monument que nous allons élever ; jugez avec impartialité s'il eſt fait pour perpétuer la gloire ou l'inertie du héros de notre Ouvrage.

VIE PRIVÉE DE S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHARTRES.

Ou Réfutation d'un Libelle diffamatoire écrit en 1781, mais qui n'a point paru à cause des ménaces que nous avons faites à l'Auteur de le décéler.

L'AN mil ſept cent quarante-ſept, le treize Avril, naquit LOUIS PHILIPPE-JOSEPH, Duc de CHARTRES.

Le Duc d'O---vivait en ce temps-là dans le ſein d'une volupté peu louable: ſa moindre ambition était celle de mériter la conſidération du peuple français: il préférait, à tous les autres

avantages dont il aurait pu jouir, une molle indolence qui, jointe à son ineptie naturelle, ne lui permettait de sortir de son palais que pour s'enivrer des douceurs de l'amour chez des Laïs ou des Phrinées : ignorant parfaitement les affaires publiques, ainsi que les siennes particulieres, il oubliait de faire le bien qui était en son pouvoir, mais il avait la bonhomie de ne donner jamais de conseils de peur d'en donner de mauvais ; aussi cette conduite merveilleuse lui mérita-t-elle le nom d'un bon Prince.

Adorateur zélé de la Venus prostituée, ce Prince n'avait pas même le tems ni la force d'ouvrir les yeux sur la conduite de la femme que les loix & la religion lui avoient accordée pour en jouir lui seul & en toute propriété.

Des gens malhonnêtes qui n'ont d'autre plaisir que celui de déchirer la réputation des personnes les plus vertueuses ont donné à croire, que cette Princesse était d'une lubricité sans égale, & qu'elle vivait publiquement avec le comte de P---ac, animal qui n'avait de l'homme que sa figure : on a même poussé l'infamie jusqu'à dire dans les termes de l'Ecriture sainte, en parlant des amans de Olla & de Olliba; que ce comte avait un membre semblable à celui d'un âne, & que la semence qui en sortait surpassait en qualité celle d'un cheval. On ajoute enfin que ces influences n'étant pas capables de fixer la duchesse, elle charmait les ennuis de l'absence du Comte par les embrassemens du vigoureux Lefranc un de ses

cochers. Quelques perſonnes plus charitables ſe ſont contentées de dire qu'elle faiſait ſur ce cocher des expériences de philoſophie naturelle aſſez curieuſes, & que c'eſt d'elle que vient le goût dominant que nos femmes ont aujourd'hui pour ce genre ce philoſophie. Si cela eſt vrai, meſſieurs les profeſſeurs de phyſique doivent les charmantes élèves qui ſuivent leurs cours, à l'exemple qu'a donné cette Princeſſe dont la mémoire doit leur être très-chere.

Si l'on était aſſez faible pour ſe laiſſer ſéduire par l'éloquence ſeductrice de la Calomnie, on ſoupçonnerait, ſi même on n'était pas perſuadé, que c'eſt aux doux ébats de ce Lefranc que le Duc de Ch---doit ſon exiſtence. Mais plus d'une raiſon milite glorieuſement contre

cette ſuppoſition ; que dis-je ! plus d'une raiſon prouve invinciblement que cela ne peut être.

D'abord, un axiome de Droit dit que nul autre n'eſt pere que celui auquel un mariage légitime en attribue les fonctions. Or, le mari légitime de la Ducheſſe était le Duc d'Or---leur mariage avait été contracté ſuivant toutes les formalités requiſes par les Loix & les Ordonnances, la Religion même y avait donné ſa ſanction : ainſi le Duc d'Or---eſt inconteſtablement le pere du Duc de Ch---, & par une conſéquence naturelle le Duc de Ch---ne peut être le fils du vigoureux Lefranc.

Cette vérité eſt encore rendue plus ſenſible par un autre axiome de droit & de raiſon qui dit, que le plus fort em-

porte le plus faible : eh bien ! lequel était le plus fort du Duc d'Or—ou du cocher de la Ducheſſe, dans le tems dont il eſt ici queſtion ? Où ſont les enfans procréés de ce Lefranc ? on ſerait fort embarraſſé d'en produire & d'en faire connaître un ſeul ; le Duc d'Or—au contraire peut en montrer dans tous les quartiers de Paris & ailleurs ; il en a même fait deux à la fois à quelques unes de ſes maîtreſſes, & qui ne ſont ni faibles ni minces ; & qui tous lui reſſemblent ſi fort qu'on ne peut les méconnaître. Quelque mauvais plaiſant demandera, peut-être, ſi l'on trouve cette reſſemblance entre le duc d'Or—& le duc de Ch—ſon fils ? On lui répondra que cette reſſemblance peut ne pas exiſter dans la corpulence

ni dans les figures, mais que leurs qualités morales aux yeux des connaiſſeurs paraîtront abſolument les mêmes. Tout le monde ſait que la noire & hideuſe Calomnie n'épargne perſonne, & que les héros du plus grand mérite ſont la proie qu'elle recherche avec le plus d'avidité. Au reſte, dût-il reſter du louche ſur la légitimité du duc de Ch---s ; ſon extrait de baptême, & la poſſeſſion paiſible, dont il jouit, de ſes titres, revenus & prérogatives ſont des armes invincibles contre ſes détracteurs.

Les années que le duc de Ch---s paſſa au milieu des ſoins de ſes nourrices, des femmes & de ſes goverņeurs ne fourniſſent aucun évènement digne d'être rapporté dans cette hiſtoire. Il y aurait

de l'abſurdité à croire que ſon caractère a reçu une forte teinte des vices que poſſédoient les femmes auxquelles ſon enfance a été confiée, & que l'exemple, les flatteries & les complaiſances de ſes governeurs & valets ayent agi plus puiſſamment ſur ſon penchant que la nature même. Quoiqu'il en ſoit, nous ne ſuppléerons pas à ce qui manque d'inſtructions ſur ſes diſpoſitions & ſur ſa conduite juſqu'à l'àge de 36 ans, par des anecdotes controuvées.

Le duc de Ch---s était âgé de 16 ans quand il fit ſon entrée dans le monde. Tous les amis des ouvriers de ſon éducation, tous ceux qui voulaient s'en faire un Protecteur, en un mot tous ſes dévoués crièrent au prodige, tandis que d'un autre côté les envieux &

les indifférens, des ſots mêmes qui prétendaient s'y connaître, diſaient à demie-voix, c'eſt une montagne qui par ſes cris promettra bientôt d'enfanter quelque merveille, & qui ne produira qu'un rat immonde, tant il eſt vrai qu'il eſt impoſſible de plaire à tout le monde.

Cependant l'ardeur du flambeau de l'amour commençait à ſe faire ſentir au cœur du jeune Duc. Il eut à peine formé le premier deſir de ſacrifier à Vénus, que tous ceux qui l'environnaient ſe diſputèrent l'avantage d'être les premiers à lui préſenter la victime qu'il devait immoler ; & tous déſiraient lui voir employer ſur les autels de l'amour les prémices de ſes forces. Un de ſes gouverneurs, dont le nom reſtera dans l'oubli, ſe chargea de lui ſervir de

guide ; mais au lieu de le conduire par la route qui conduit au temple de la Vénus céleste, pure & sans tâche, qui produit en nous cette passion douce & voluptueuse qui nous fait aimer le moyen de perpétuer notre espèce, & qui purifiant nos ames, les unit de plus près à l'Etre suprême ; il l'égara & le mena par un chemin jonché à la vérité de fleurs, au temple de cette Vénus lubrique & prostituée qui cache ses turpitudes dans les grottes profondes & les forêts écartées, qui fuit la lumiere du jour, & ne recoit les sacrifices qu'on lui offre que pendant la nuit, ou dans l'obscurité, après que ses prêtres & prêtresses ont bu une grande quantité de vin autour de ses autels.

La prêtreſſe qui initia le duc de Ch...s dans les myſtères de la Vénus proſtituée, & qui l'admit dans l'endroit le plus ſecret de ſon temple, fut cette fameuſe Déchamps, maîtreſſe alors du duc d'Or...; ce fut-elle qui reçut ſon offrande, & le préſenta à la Divinité. Cette Déchamps, ſuivant la chronique ſcandaleuſe de ſon tems, était la créature du monde la plus digne de l'emploi qu'elle rempliſſait : elle était impudique & débordée comme il n'en fut jamais ; elle poſſédait mieux que la putain errante de l'Arétin, l'art de varier & de raffiner les jouiſſances : qui croirait que pour ſe ſurpaſſer elle-même en cette ſuperbe occaſion, elle n'introduiſit le duc de Ch..., dans le ſanctuaire de la volupté, qu'après avoir

paſſé la nuit entre les bras de deux chanoines de St. Génevieve, qu'elle réduiſit à demander quartier. Nous avons peine à ajouter foi à de pareilles extravagances.

On reproche à cet égard, avec aſſez d'injuſtice, au duc de Ch..s d'avoir dans cette jouiſſance commis un inceſte affreux. Mais pourquoi ne pas plutôt croire qu'il tomba, ſans le vouloir, dans le piége de la Déchamps, & qu'il ignorait parfaitement l'union intime de ſon Pere avec cette courtiſanne ? Elle-même ferait à l'abri du reproche de cet inceſte, en adoptant l'incertitude prétendue de la légitimité du duc de Ch...s que les uns diſaient être le fils du duc d'Or..., les autres du comte de Pol... ou du cocher de la maiſon

du Prince qui entretenait cette Mes-saline.

On ne conçoit guere quel plaisir put prendre la Déchamps au sacrifice du duc de Ch...s, mais on conçoit en-core plus difficilement comment son altesse sérénissime puisa dans une telle source le goût des plaisirs : sans doute que l'art remplaça bien des choses qui manquoient à la nature, & que les fleurs dont était bordé l'abîme l'empê-chèrent d'en découvrir l'horreur. Bi-entôt ce Prince passa, non de son propre mouvement, mais toujours en-traîné par ceux qui l'entouraient, dans les bras impurs de toutes les prostituées de Paris ; & devenu l'es-clave d'une œconomie qui approchoit des bornes de la lézine, il chercha à

satisfaire ses desirs chez des filles publiques, où, buvant à longs traits le poison d'une débauche deshonorante, il éprouva le sort des compagnons d'Ulisse débarqués dans l'ile de Circé.

Jusqu'à présent nous croyons avoir suffisamment justifié le duc de Ch..s des imputations odieuses qu'on s'est permises contre sa naissance. Sa conduite n'a encore d'autres reproches à craindre que ceux auxquels est exposée une jeunesse fougueuse, qui a reçu d'ailleurs un fort germe des passions les plus vives, d'un pere robuste & amoureux comme un satire, & d'une mere qui aima mieux sacrifier ses jours à ses plaisirs, que ses plaisirs à une vie inactive & monotone. Mais nous allons être forcés de combattre plus vi-

goureufement que nous n'avons encore fait, les diffamateurs du duc de Ch...s.

" Ce n'était pas affez pour l'héri-
" tier de la maifon d'Or... de fuivre en
" tout les goûts de Philippe-Augufte,
" il falloit encore pour fatisfaire une
" autre de fes paffions deshonorantes,
" qu'il entrainât dans l'abime de la dé-
" bauche & du défordre le prince de
" Lamb——fils infortuné du duc de
" Pinth—On a attribué la mort de ce
" Prince à l'effervefcence de fes fens,
" & à fa complaifance extrême pour le
" duc de Ch—s. Mais elle a encore
" une autre caufe que je vais dévoiler.
" Depuis long-tems le duc de Ch—s
" avait projetté de fe marier avec la
" fœur du Prince Lamb—; une de
" fes vues principales était d'accumu-

" ler ſur ſa tête les biens immenſes de
" la maiſon de Pinth., & la charge de
" Grand-Amiral. Le prince Lamb—
" formait un obſtacle invincible à l'ex-
" écution de ce plan, & voilà la
" cauſe de la chûte fatale de ce Prince,
" qui faiſait eſpérer aux Français que,
" quoiqu'il ne deſcendìt pas directe-
" ment du ſang des Bourbons, il
" s'efforcerait au moins d'en ſoutenir
" la gloire & l'éclat,,

Nous croirions faire injure aux ſentimens de M. le duc de Ch—s ſi nous nous permettions de répondre à cette diffamation que l'enfer ſeul peut avoir produite : aucune ame bien née ne formera même le moindre ſoupçon ſur la fauſſeté de cette imputation. Les hommes ont aſſez de faibleſſe pour

fournir des alimens à la calomnie ; pourquoi vouloir leur ſuppoſer des atrocités auxquelles nous verrions peut-être qu'ils n'ont pas même penſé, ſi nous pouvions lire dans leur cœur. Il eſt bien plus juſte de dire & de croire que ces deux princes contemporains & compagnons de débauche, encouraient les mêmes dangers, mais qu'un ſeul des deux à été la victime de ſes déſordres & du poiſon qu'il avoit recueilli dans les lieux les plus infâmes, & avec les femmes les plus impures de Paris.

La mort du prince de Lamb—cauſa la plus vive douleur à ſon vertueux pere qui n'avoit rien négligé pour en former un homme accompli & digne de lui. Pour y réuſſir il avait joint ſes leçons paternelles aux inſtructions de

gouverneurs religieux & inftruits ; mais à l'inftant où il croyait jouir de fon ouvrage, fon bonheur s'évanouit. Quelque tems auparavant cet évènement funefte, le duc de Pinth—défirant perpétuer la fplendeur de fa maifon & de fon nom, avait choifi pour fon fils une femme dont la candeur ingénue, la beauté fimple & modefte formaient les moindres qualités.

On prétend que le duc de Ch—s, dévoré par le feu d'une ambition ignoble, ne vit point cette union fans dépit, parce qu'elle détruifait fes projets, & paroiffait naturellement lui enlever tout efpoir fur la fucceffion de la maifon de Pinth—Mais ceci n'eft encore qu'une pure fuppofition dont il n'exifte aucune preuve conftante.

Tout ce que l'on peut aſſurer relativement à la cauſe de la mort du duc de Lamb—, c'eſtque la vérole fut le poiſon qui l'enleva, à la fleur de ſon tempérament. Heureux s'il n'eut connu d'autre femme que la ſienne, & s'il eut été plus docile à la voix du devoir & de la tendreſſe, qu'à celle de l'égarement & de la débauche. Son aimable épouſe fut elle-même atteinte de cette maladie infâme, dont il eut l'imprudence de l'infecter. Elle eut le bonheur qu'on y appliqua à tems les remèdes néceſſaires; & elle en guérit ; mais le prince de Lamb—ne reçut aucun ſecours des ſoins qu'on lui porta trop tard ; l'inſtant fatal était venu, il périt au milieu des douleurs & des regrets.

Ce fut à peu près dans le même tems que le duc de Ch—s, guidé peut-être par cet esprit d'intéret qui est le ressort des actions de presque tous les hommes, pensa que Mille de Pinth——était un excellent parti pour lui. Il la demande en mariage, & elle lui fut accordée sans beaucoup de difficultés. Une princesse chaste & vertueuse passa au pouvoir d'un Prince épuisé de débauches, & infecté de plusieurs vices de son âge ; & quoi-qu'elle eût merité à tous égards de fixer pour jamais, & de rapeller aux devoirs de l'honneur & de la décence son époux corrompu, elle eut la disgrace de voir qu'insensible à ses charmes & à ses vertus, il ne s'occupait qu'à sacrifier toujours à la Vénus dissolue, & à chercher dans la ruse la

plus baſſe les moyens de dépouiller le duc de Pinth—de ſes biens & de ſa charge de Grand Amiral de France. Exemple ſenſible que ni la naiſſance, ni l'éducation ne peuvent étouffer dans le cœur de l'homme le germe des paſſions que le hazard y a placé.

Tous les yeux des Français étaient fixés ſur la conduite du duc de Ch—s. Le Public s'attendait à l'époque de ſon entrée dans le monde ; & chacun ſe flattoit de voir ſon oracle accompli : ici on ne pouvait ni cacher ni trahir la vérité : le duc de Ch—s, au lieu de ſe contenter des plaiſirs purs qu'il pouvait goûter paiſiblement, & à l'abri de toute cenſure, dans les bras d'une épouſe reſpectable & qu'il devait chérir, continua à ne s'occuper que de ſes pre-

mières erreurs : il enchérit même pour lors fur la brutalité de fes valets. Les G----, les d'A---, affociés de fes débauches, lui donnerent des preuves de leurs connaiffances dans l'art de raffiner les plaifirs. Mais celui qu'ils appellaient le plus parfait était d'aller de bordel en bordel, où il fe croyait incognito, & d'y faire des fouper fins à peu de frais avec des créatures infâmes & ramaffées fur des bornes.

A Dieu ne plaife qu'en tracant ces turpitudes, notre intention foit de ternir la réputation du duc de Ch——s, notre but, comme nous l'avons dit, eft de châtier les mœurs, & de faire triompher la vertu.

En voyant de tels défordres, ceux qui avaient prédit que la montague

n'enfanterait qu'un rat immonde, ſatisfaits d'eux-mêmes, regardaient ſans rien dire, mais d'un œil mocqueur, ceux du parti contraire, & voyaient avec une ſatisfaction peu chrétienne, mais naturelle à l'envie, que le duc de Ch---s paſſait dans des orgies ſales & dégoûtantes, des jours qu'il devait à ſon épouſe, à ſa gloire & à ſa patrie.

Ceux au contraire qui l'avaient préconiſé comme une merveille, gardant un ſilence profond, & n'eſpérant aucune ferveur de la part d'un Prince embourbé dans des paſſions auſſi baſſes, ſe mordaient les doigts, & le voyaient avec douleur rechercher par habitude, les objets de ſa lubricité dans le rebut des proſtituées les plus viles & les plus deshonorées mêmes dans les bordels.

Mais ce qui mettait le comble à leur désespoir, c'était de voir ce Prince emmener des racrocheuses des rues, qu'il croyait les plus souples à ses inclinations, dans un temple qu'il a élevé au libertinage crapuleux aux environs de Paris, & dans lequel il exécutait les scenes les plus impudiques dont on ait jusqu'ici transmis l'idée. Il est des nudités en peinture qui par leur naïveté & leur coloris sont capables de faire naître, ou de réveiller le feu d'une jouissance mal menagée & presqu'éteinte : malheureux l'auteur qui ose les tracer. Mais quand une image hideuse & par ses traits & par son coloris, cause un dégoût décidé pour un vice quelconque, il est non-seulement bon de la découvrir au public, mais celui qui la possede est même obligé en conscience

de la lui montrer. C'eſt pour remplir notre obligation à cet égard, que nous allons, Meſſieurs, vous tracer, autant que la pudeur & la décence nous le permettront une des ſcenes lubriques qui ſe repréſentent aſſez ſouvent dans le temple de la Vénus impure qu'a élevé le duc de Ch----s, ſous le nom de la Folie. Ici nous laiſſons, ainſi que nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, la liberté au lecteur de faire ſes remarques & de porter ſon jugement. Quant à nous comme hiſtoriens, nous rapportons fidellement des faits, & comme apologiſtes nous les juſtifions quand il nous eſt poſſible. Ce n'eſt qu'avec regret que nous nous voyons forcés d'avouer, en cette circonſtance, que les mœurs & la conduite du duc

de Ch---s, bien loin de mériter qu'on les admire, & qu'on les imite, ne ſauraient inſpirer que du mépris & de l'horreur aux honnêtes gens. Au reſte le duc de Ch—s n'eſt pas le premier qui ſe ſoit abandonné à de pareilles foibleſſes. Combien d'hommes diſtingués par leur mérite & leurs connaiſſances, quoique dans l'abondance la plus parfaite des choſes les plus délicieuſes, ſemblables à des pourceaux, n'ont-ils pas été fouiller avec volupté dans les ordures les plus ſordides & les plus immondes!

Le duc de C—s a pour coutume, lorſque tous les autres plaiſirs lui deviennent inſipides, de faire faire une levée d'un certain nombre de beautés hardies des rues St. Honoré, de Grenelle,

Maubuée, du Pélican, & autres semblables : pour être admises, il faut qu'elles aient été chassées des autres bordels d'un meilleur ton ; ou qu'elles aient pendant quelques mois pris l'air salubre du château de la Salpétriere, ou d'autres semblables qui se trouvent aux environs de Paris. Cet usage est une imitation suivant toute apparence de celui qui s'observe en Hanovre dans la promotion des Bas-Officiers. Il faut dans les troupes qu'un soldat ait passé au moins deux fois par les baguettes, pour pouvoir devenir sergeant. La bande une fois portée au nombre ordonné est conduite dans le temple dont nous avons parlé ; là on commence à régaler à peu de frais les charmantes convives. Pendant les chaleurs excef-

ſives de l'été, pour qu'elles jouiſſent plus aiſément de la fraîcheur des appartemens ou des boſquets, on leur ordonne de mettre à nud toutes les graces & tous les défauts que dame Nature à répandus ſur elles : dans cette admirable coſtume elles tiennent une converſation vive & animée ; elles font différentes parties, & ſe préſentent, ſous différentes attitudes, au juge de leurs appas. On ſe met à table pour ſacrifier au Dieu du vin & à celui de la gourmandiſe, elles en ſortent pour danſer & courir comme des Bacchantes, & enfin tomber enivrées de pluſieurs délires, entre les bras des laquais robuſtes qui, imitateurs gagés de leur maître ſe livrent ſans réſerve à tout ce

que l'impudicité peut ſuggérer à leur brutalité.

Pendant les rigueurs de l'hiver, les mêmes ſcènes ont lieu dans cet endroit infâme, appellé avec juſte raiſon la folie du duc de Ch—s. Dans cette ſaiſon, on allume de grands feux dans la ſalle du feſtin. Les Bacchantes, rangées autour d'une grande table, & doublement échauffées par les vapeurs des mets, des vins, des liqueurs & de l'eau-de-vie la plus forte, ſe livrent avec audace aux propos, aux attitudes, aux actions mêmes les plus indécentes.

Un fameux libertin, qui quelquefois a été de ces fêtes s'exprimait ainſi en nous parlant : Un jour, dit-il, je me trouvai à une de ces parties fines : le dîner fut aſſez bon ; le Duc, deux

hommes & huit femmes, nous étions tous nuds comme la main : cela ne nous empêcha pas de faire honneur au repas: lorſqu'il fut fini, le Prince donna le ſignal pour que chacun prît ſon plaiſir à ſa guiſe : tabourets, chaiſes, fauteuils, bergeres, ſophas, ottomanes dans un inſtant furent occupés : Monſeigneur ſe promenait en long & en large, & ſon air rêveur me fit préſumer qu'il ferait ſpectateur oiſif de tout ce qui allait ſe paſſer. Cependant je m'emparai d'une coquine qui m'avait beaucoup agacé, mais ſon phyſique répondit de près, ſi mal à ce que j'en avais jugé de loin, que malgré ſes careſſes, auxquelles je ne répondis que machinalement, j'eus le loiſir d'obſerver les différentes ſcénes dont j'étais environné.

Une jeune impudique d'environ quinze ans, placée ſur un fauteuil, les pieds ſous ſon cul, & les cuiſſes élargies, comme une guenon, ſe chatouillait, riait à grands éclats, & ſe procurait, ſans aucun ſecours étranger, une jouiſſance qui paraiſſait parfaite.

Tout à côté d'elle deux impures, couchées l'une ſur l'autre, & entrelacées comme des amans paſſionnés de deux ſexes différens, ſe baiſaient avec la derniere laſciveté, & ſe frottant les parties honteuſes l'une contre l'autre, elles fatiguaient, uſaient & outrageaient la nature.

Trois tribades s'énervaient à la fois ſur une ottomane, & ſemblaient mourir entre les bras de la volupté. Celle du milieu pouſſait des cris de joie, &

les convulſions qu'elle éprouva, furent ſi fortes qu'elle renverſa ſes deux compagnes par terre, & reſta ſeule ſur l'autel où étaient empreintes les marques de mille ſacrifices ſemblables.

L'ami du Duc, homme grand & gros, mais uſé de débauche, pour ne pas faire connaître à ſa chaſte compagne, que dame Nature était chez lui ſouvent négative & difficile, la preſſait lentement ſe tenant lui-même le cul tourné au feu.

Bientôt deux des trois tribades, dont j'ai parlé, ſe livrerent à de nouveaux ébats qui m'étaient encore inconnus. Jamais le divin Arétin, le charmant Bocace, l'infâme Don B— & leurs imitateurs foutromanes, foutrographes & foutrologues, n'ont décrit

rien d'auſſi ſale, rien d'auſſi infâme. Ces deux ſcélérates ſe paſſant réciproquement les mains ſous le cul, & ſe plaçant la tête l'une à l'autre entre les cuiſſes, vers l'endroit que la décence ne nous permet pas de nommer, chatouilloient l'organe du plaiſir avec celui de la parole.

Notre plume modeſte ne ſe ferait pas prêtée à une telle deſcription, ſi elle ne nous eût conduits à l'éloge de la continence du Prince, qui, dégoûté ſans doute de ces plaiſirs abominables, ſe contenta, à ce que rapporte notre libertin, de gémir de pitié ſur les faibleſſes & les folies de la pauvre humanité.

D'après un témoignage auſſi peu ſuſpect ſur la vertu du duc de Ch——s,

au milieu même des tentations les plus violentes, qui pourra encore ajouter foi aux propos de ſes détracteurs? Ils ont eu l'injuſtice de dire qu'il jouait lui-même les plus forts rôles dans ces orgies ; que quelquefois, après avoir bien bu & mangé, il s'érigeait en Priape, & recevait, dans l'attitude heureuſe où l'on repréſente ce Dieu, les vœux, les offrandes & les ſacrifices de toutes ces miſérables créatures, & qu'il prenoit ſur-tout un grand plaiſir aux libations des plus impures. Mais pourrait-on même ſoupçonner ce Prince de pareilles puérilités?

Ce qu'il y a de vrai, & ce que nous pouvons aſſurer, c'eſt que ce Prince a donné quelquefois des fêtes galantes à

de jolies femmes au temple de la Folie : il en a donné aussi à des filles d'un certain ton, telles que la du Thé, la Michelot, &c. &c. ; mais en cela, certainement, tout le grand crime qu'on peut lui reprocher, ce'est de s'être rendu adultère avec des créatures qui prodiguaient leurs charmes usés à quiconque avait le moyen de satisfaire leur cupidité ou leur lubricité insatiables. On a dit à l'égard de ces concubines du bon ton, que, comme le duc de Ch—s ne les payait généreusement ni de sa bourse ni de sa personne, elles affectaient avec lui le langage de la bonne compagnie, & un ton de décence, qui en peu d'instans faisoit bailler le Prince, & qu'alors il allait d'un pas léger trouver sa vertueuse épouse, dont les caresses

pures & tendres ne lui paraiſſaient délicieuſes que parce qu'elles ne lui coutaient rien. Autre calomnie !

Pourquoi donc tout le monde veut-il que ce Prince ſoit intéreſſé ? Pourquoi faire un crime à un jeune Prince, bienfait, enjoué, & qui n'eſt pas encore tout-fait épuiſé, de ce qu'il veut obtenir gratis les faveurs & les bonnes graces des courtiſannes illuſtres ? L'honneur de poſſéder un tel amant eſt une récompenſe ſuffiſante pour celle dont il jouit ; & elle doit en être plus ſatisfaite que d'une fortune brillante qui lui ferait offerte, & faite par un manan millionnaire.

D'ailleurs le duc de Ch—s pouvait, avec d'autant plus de raiſon, ne ſe per-

mettre aucune générofité à l'égard de toutes ces filles, qu'elles étaient déja entretenues par d'autres Seigneurs.

Que voudrait-on qu'il eût donné à la du Thé pour prix de fes faveurs? Voici la maniere charmante dont cette courtifanne parlait de fon augufte amant: " c'eft un Silphe, difait-elle,
" que j'ai pour amant; cet adorable
" habitant de l'air ne me laiffe rien à
" défirer; je trouve le bonheur entre
" fes bras, hélas! puiffe-t-il être éter-
" nel"!

La Michelot de fon côté avait-elle befoin des générofités du duc de Ch--s? Non fans doute, elle était alors entretenue aux dépens du public, par le Prince Soub——qui lui donnait vingt-quatre mille livres pour la dépenfe de fa

table feulement. Cette actrice admettait à fa table tous les ribauds & ribaudes de ce tems, regnicoles & étrangers ; pourquoi donc le duc de Ch—s ne s'y ferait-il pas trouvé comme un autre ? La Michelot devait être fiere des vifites que voulait bien lui faire fon Alteffe-Séréniffime.

Et pourquoi aurait-elle été plus modefte que nombre de Gentils-hommes français & étrangers qui fe trouvaient très-honorés d'avoir rang au Palais-royal, dans les parties de ce Prince, & de s'y ruiner entiérement ? L'honneur effentiel d'une courtifanne eft d'avoir des amans illuftres, & de les dépouiller adroitement : l'honneur d'un fot Gentillâtre eft de fe ruiner à faire la partie d'un Prince—-Au refte, le duc de

Ch—s peût avoir ruiné quantité de personnes avec beaucoup d'honneur ; & l'on aurait tort de croire qu'il ait fait ufage des leçons de Comus pour corriger fa fortune. En effet, fon imagination feule peut lui procurer les moyens d'augmenter encore fes immenfes revenus fans qu'il ait befoin d'avoir recours à une induftrie auffi baffe, & qui dans les hommes ordinaires eft punie d'une peine infâmante.

Nous croyons très-inutile de chercher à juftifier le duc de Ch—s de l'imputation injufte, d'homme intéreffé, & capable de tout entreprendre pour fe procurer un intérêt fordide : car tels font les termes féveres dont fe fert l'Auteur du Libel que nous réfutons.

Il eſt ſurprenant, lui diſait un jour le duc d'Orl—, qu'un Prince qui, comme vous, approche du trône, & qui tient le premier rang auprès du Roi, ne s'y occupe pas d'une maniere convenable à ſa naiſſance! Je fais, pour la premiere fois, réflexion que vous ne devriez pas reſter ainſi dans une oiſiveté condamnable. C'eſt ainſi que parlait le gros Duc au Duc voluptueux. Ce dernier qui ne manque pas d'eſprit, ſourit de l'avis de ſon pere, c'était le premier qu'il recevait de lui : ſon amour propre cependant en fut réveillé, il y fit attention, & réſolut de le ſuivre par la ſuite : d'autres projets, déjà conçus, exigeaient la préférence.

Vous allez peut-être, Meſſieurs, nous demander quel pouvait être le motif du

duc d'Or—en donnant un auſſi bon avis au Duc ſon fils ? Nous l'ignorons nous-mêmes ; & un couplet fait par quelque critique du tems, ne nous en inſtruit gueres mieux, quoique certaines perſonnes prétendent y trouver la ſolution de notre queſtion : voici donc ce couplet.

COUPLET.

AIR. *Des Bourgeois de Chartres.*

Peſant quatre cens livres,
Monſeigneur d'Orléans
Parut, quoiqu'il fût yvre,
Avec ſes Courtiſans ;
Il comptait ſes chagrins
Au Prélat de Toulouſe :
Voyez, diſait-il, nos deſtins,
Mon fils vit avec des Catins,
Et moi je les épouſe.

Ce couplet eſt extrait d'un noël abominable, compoſé ſans doute par quelque diable, lors de la naiſſance du Dauphin; nous ne l'avons cité qu'avec horreur; ainſi l'on peut juger de la ſenſation que nous ont fait éprouver les autres encore plus abominables.

Revenons à notre Apologie. En ce tems-là le duc de Ch—s, bien déterminé à travailler à s'immortaliſer d'une maniere ou d'une autre, ſuivant l'avis du duc d'Orl—s, s'occupa d'abord de pluſieurs œconomies dans ſa Maiſon, & donna toute ſon attention à un projet qu'il avait formé depuis long-tems, de faire un changement total dans le Palais-royal, qui augmentât immenſément ſes revenus: car, comme on dit, l'ar-

gent fait tout, la paix & la guerre. Il s'imagina, comme la plûpart des Anglais, mal inſtruits & pleins de préjugés, que le peuple n'avait pas même la faculté en France de réclamer ſes droits, ni même celle de ſe plaindre quand un Prince attaquait ſes propriétés. Mais ſon Alt. Sér. oubliait pour lors que les Francais vivent ſous une Monarchie gouvernée par le plus juſte & le plus équitable des Rois, & non pas ſous un deſpotiſme qui ne connait d'autres lois que les volontés du Tiran. Ce fut cette fauſſe idée qui donna lieu au grand procès que le duc de Ch—s eut à ſoutenir contre preſque toute la capitale animée contre lui, & dont les prétendus droits n'étoient gueres bien fondés, puiſque le duc de Ch—s a été au-

torisé à réduire le Palais-royal dans l'état où nous le voyons aujourd'hui, au grand regret des particuliers propriétaires des maisons qui l'environnaient; & auxquelles le Prince avait de son plein gré accordé des entrées dans le jardin.

Nous ne nous amuserons pas à rapporter ici les Mémoires faits auparavant de la décision de cette grande affaire, non plus que toutes les Pasquinades qui furent répandues dans un Public aigri, nous nous contenterons de transmettre à la postérité quelques plaisanteries piquantes qui parurent à ce sujet.

L'épître suivante nous a paru méri ter d'occuper la premiere place.



ÉPITRE.

A SON ALT. MONS. LE DUC DE CH—S,

Sur le changement du Palais-Royal.

C'EN eſt donc fait ! Eh ! quoi nos plus beaux jours
obſcurcis à jamais par ton bel édifice,
vont cauſer les regrets des Ris & des Amours !
& tu l'as pu penſer ! Où eſt donc ta juſtice?

CE jardin ſi vanté, de ton Ayeul auguſte,
retraçait à nos yeux l'éclat & la ſplendeur :
quoi ! tu veux le détruire ! eſt ce ainſi que ton cœur
veut prouver à Paris que ton pouvoir eſt juſte ?

REVOQUE cet Arrêt, ſi cet Arrêt biſarre ;
laiſſe-nous les moyens de fixer les plaiſirs :
retrace à ton eſprit que comblant tes deſirs,
chaque ſoir, à minuit tu étais moins barbare.

OU pourrons nous, hélas ! mettre à l'encan nos charmes ?
écoute nos ſoupirs, écoute nos regrets :

ton projet accablant flétrit tous nos attraits ;
que ta pitié t'anime & tarisse nos larmes.

Sous ces arbres touffus, à l'ombre du mystere,
& Plutus & l'Amour couronnaient tous nos vœux ;
les jeunes & les vieux recherchaient à nous plaire,
payoient cher nos baisers, & se croyoient heureux.

Ils sont tous abattus ! il n'est donc plus d'azile !
sous tes riches arcades, irons-nous désormais ?
irons-nous raccrocher dans les rues de la ville ?
Quidur à tout moment troublerait notre paix.

Ce Suppot vigilant de la Police altiere,
le jour comme la nuit nous déclare la guerre,
tandis qu'en ton jardin, trouvant la sûreté,
il n'osait y troubler notre félicité.

Les C.. sur ton cœur, n'ont-elles plus d'empire ?
écoute le plaisir par lequel tout respire ;
loge-nous dans ton sein, protege nos ardeurs,
en échange reçois le tribut de nos cœurs.

Partout où tu voudras, au gré de ton ivresse,
savoure la jouissance au lieu de la tendresse ;
nous bénirons tes jours, illustre protecteur,
si ton cœur attendri nous donne le bonheur.

Ce fut ainſi que les chaſtes Nimphes de la rue Fromenteau & des environs du Palais-royal exprimerent, en mauvais vers, leur vive douleur, & leurs triſtes ſupplications. Elles firent parvenir leur requête juſques ſous les yeux du Prince, qui, devenu inſenſible aux malheurs & aux attraits de ces proſtituées, eut à peine la patience de lire en entier leur longue Jérémiade.

Dès que le cœur a eu la complaiſance d'écouter la voix de la vertu, le vice emprunte en vain les formes les plus ſéduiſantes pour y reprendre ſon empire. La fermeté du duc de Ch...s n'éclata pas moins à l'égard des habitans des maiſons qui entouraient le Palais-royal : leurs remontrances, leurs plaintes, leurs prieres ne purent l'ébran-

ler ; les ſarcaſmes les plus ſanglans ne produiſirent pas plus d'effet, non plus que les brocards les plus piquans : ſon Alt. Sér. ſe mit généreuſement audeſſus de ces fadaiſes & ne s'occupa que de l'exécution de ſes grands projets.

Pour laiſſer à la poſtérité une idée du génie du peuple Français de notre ſiècle, & de ſon reſſentiment contre le duc de Ch..s, nous allons citer une ſeule des plaiſanteries qui furent trouvées ingénieuſes, & qui firent non pas le plus de fortune, comme le dit maladroitement l'Auteur du Libel que nous réfutons, mais bien qui firent le plus de bruit. Telle qu'elle ſoit, elle penſa beaucoup coûter à ſon auteur, le ſieur Bergny. Cet imprudent avait fait

graver une allégorie en tête de laquelle étaient écrits ces mots :

LE PRINCE CHIFFONIER.

Son Altesse y était représentée avec assez de ressemblance, portant une hotte sur le dos, tenant à la main un croc, avec lequel il cherchait & ramassait, contre les bornes, des chiffons dont il emplissait sa hotte. Les vers suivans étaient au bas :

Tel est donc du destin l'arrêt & le caprice
quel changement bisarre ! oh cruelle injustice !
ce matin dans le rang le plus grand, le plus beau ;
ce soir de la fortune un exemple nouveau !
moi, Prince, suis réduit, oh disgraces contraires !
à chercher dans les coins par-tout des loques à terre.

LOCATAIRE.

Tout le sel de cette insipide épigramme ne se trouve, comme on voit, que

ſur le dernier mot qui fournit la double idée de *Loques à terre*, c'eſt-à-dire, des chiffons, & de LOCATAIRES de maiſons dont on s'imaginait ſans doute que les nouveaux édifices du Palais-royal feraient long-tems dépourvus.

Rien donc, ainſi que nous l'avons dit plus haut, ne fut capable de modérer l'ardeur du duc de Ch...s dans l'entrepriſe de changer la face du Palais-royal : il adopta le plan qui lui fut préſenté : & après avoir donné ſes ordres à ce ſujet, il s'occupa férieuſement du conſeil que le duc d'Or..., ſon pere, lui avoit donné.

La guerre qui venait de s'allumer entre la France & l'Angleterre lui fourniſſait un moyen bien facile de ſatisfaire ſon humeur guerriere, & ſon

ambition de cueillir des lauriers, ou plutôt d'en mériter ; car cette derniere expreſſion nous paraît plus naturelle, ſur-tout en parlant d'un héros qui va pourſuivre ſur mer les ennemis de ſa patrie & de ſon Roi. Ce fut dans cette noble intention que le duc de Ch—— réſolut de demander à Louis XVI.e de l'occupation ſur la flotte qu'on armait, & qui devait inceſſamment ſe mettre en mer.

Tandis que Louis, pere de ſon peuple, s'occupait des moyens de couvrir de gloire, lui & la Patrie, & qu'il travaillait à humilier & à affaiblir pour jamais la nation orgueilleuſe qui paroit être née ſon ennemie ; le duc d'Orl— penſait ſérieuſement à faire jouer la comédie ; froidement accueilli à la

Cour de Verſailles, il n'y paraiſſait que rarement, & préférait, avec raiſon, l'avantage d'être le premier de la cour, & de tenir le premier rang au théatre de Md. de Mont., à la gloire de recourber à côté du Souverain, & de mériter de lui des regards de faveur: il ne pouvait donc rien auprès du Roi pour l'avancement du duc ſon fils. Celui-ci rendait plus fréquemment ſes devoirs à Sa Majeſté, & par une cour plus aſſidue s'efforçait d'obtenir un emploi dans lequel il pût ſe ſignaler & ſe rendre digne du rang que la naiſſance & la fortune lui avait donné.

Louis XVI. par ſa bonté naturelle, ſon caractere humain & ſenſible, venait de mériter le ſurnom de Juste; ſon régne heureux verſait déja un doux

oubli ſur les calamités dont celui de ſon ayeul avait été flétri: les vertus s'approchaient du trône avec plus de confiance; & les vices conſternés fuyaient l'aſpect du Monarque, ſe tenaient cachés à Lucienne chez la Dubarry, & à Chatoux chez le célèbre Maupeou, Chancelier de France. Ceux qui oſaient reſter à la Cour étaient forcés de ſe ranger à côté de leur protecteur le Maréchal duc de Richel—, & d'emprunter, comme lui, la caſaque bigarrée de l'hypocriſie: les filles célèbres & obſcures fuyaient la lumiere du jour, & leurs protecteurs déſolés les abandonnaient pour s'occuper de leur propre fortune par des voies moins deſhonorantes.

Toutes les entreprises du Roi paraissaient devoir être suivies du plus heureux succès : tout conspirait à la satisfaction parfaite ; mais ce qui mit le comble à son bonheur fut la naissance d'un fils, qui, si les vœux fervens que nous faisons pour la Patrie, sont exaucés de l'Eternel, sera à son tour le pere des Français, & l'héritier des vertus & de la puissance de son pere.

L'Angleterre, toujours envieuse de la gloire & de la prospérité de la France, à-peu-près dans le même tems, commença ses incursions, & contre la foi des traités, elle insulta, suivant son ancien usage, le Pavillon Français. Le Roi prit de justes mesures pour punir les traitres & les audacieux. Les pa-

piers publics, & les amufemens bruyans de la populace ont inftruit jufqu'à quel point cette intention réuffit.——Nous n'en dirons rien que ce qui pourra avoir trait à l'hiftoire du Prince dont nous faifons l'Apologie.

Le duc de Ch—s voyant une rupture bien décidée entre la France & l'Angleterre, crut qu'il ne pouvait choifir un moment plus favorable pour folliciter la place de Grand-Amiral: il prit foin d'orner fa mémoire de tout ce qu'il devait dire au Roi, & lorfqu'il fe crut en état, il prit le chemin de Verfailles, où plein de cette confiance qui eft le préfage ordinaire du fuccès, il tint au Roi ce difcours:

SIRE,

" Tout en chériſſant la paix de la
" Nation, qui forme le bonheur du
" peuple ſur lequel vous régnez, je
" gémiſſais de l'indolence où votre
" Nobleſſe ſe voyait plongée. L'en-
" vie d'une Nation de tout tems en-
" nemie de la vôtre, a rallumé dans
" tous les cœurs Français le deſir de
" ſoutenir l'honneur inſéparable de la
" nation. Héritier du Grand-Amiral
" de vos Etats, ce n'eſt qu'avec dou-
" leur, ſans être cependant jaloux du
" choix de votre Majeſté, que j'ai vu
" tout autre que moi chargé de la dé-
" fenſe de vos intérêts. La raiſon
" ſeule m'a conſolé. Je n'ignore pas

" les ertemens de la difcipline mili-
" taire, & n'ayant aucun grade dans la
" Marine, je vous fupplie de me per-
" mettre d'en obtenir en qualité de Vo-
" lontaire fous le commandant général
" de votre flotte & de joindre à cette
" permiffion, celle de traiter avec mon
" très-cher & très-honoré Beau-pere,
" d'une charge que je m'efforcerai de
" mériter par mes travaux & mon zèle
" à fervir Votre Majefté."

On ne nous a pas dit fi le Roi fut charmé ou non de l'éloquence & de l'énergie de cette fuperbe harangue; mais on nous a communiqué la réponfe de Sa Majefté, & nous nous faifons un devoir de la tranfcrire ici avec la plus exacte fidélité.

" Je ne puis blâmer votre émula-
" tion : efforcez-vous de mériter les
" grades que vous demandez. Quant
" à la Charge de Grand-Amiral, je
" veux que votre proposition me soit
" faite par votre Beau-pere lui même,
" car je ne prétends point forcer sa
" main en aucune maniere ; ni même
" témoigner la moindre envie que cela
" soit."

Le duc de Ch—s ne crut pas que cette réponse renfermât un refus positif, il alla trouver le duc de Pinth—& lui fit ses propositions. Le Grand-Amiral lui répondit en ces termes : " Le Roi est maître de disposer de ma " charge ; j'attendrai ses ordres." Son Alt. Sér. ne concevant pas encore le

vrai ſens de cette réponſe, fit les préparatifs de ſon départ, & laiſſa bientôt ſa tendre épouſe déſolée de ſon abſence. Il fallait courir après les grades qui lui manquaient pour parvenir au dernier degré de ſon ambition. Il s'imagina que tout allait plier à ſa volonté, que la mer, les vents, les Français, les Anglais propices à ſes vœux, lui accorderaient une faveur ſi conſtante & ſi décidée, qu'au bout de quelques mois il ne lui reſterait plus rien à déſirer. Gonflé de cette fumée qui fait les heros, il part pour Breſt : à peine y eſt il arrivé que, s'imaginant faire une campagne, & même un voyage de long cours, il joint la flotte en rade. Là, d'un œil curieux & étonné, il voit des manœuvres différentes à celles des

ſpectacles de Paris : il s'applique autant qu'il eſt poſſible à un Prince de ſon rang à ſe former quelques idées de la conſtruction & de la navigation : ſon eſprit pénétrant trouve bientôt de la différence entre la coupe d'un vaiſſeau de guerre, & celle d'un bateau d'huitres qui remonte la Seine pour venir empoiſonner les Pariſiens : bientôt il voit, avec ce plaiſir vif que cauſe la vue d'une merveille, les vaiſſeaux de Sa Majeſté marcher au gré des pilotes & des commandans, ſans emprunter les ſecours des chevaux, comme la galiotte de Saint-Cloud. Il apprit en peu de tems à diſtinguer la poupe d'avec la proue ; les noms des mâts, ceux des voiles principales lui devinrent familiers en peu de jours :

tribord, babord, ſabord, virer de bord, recevoir une bordée, lâcher une bordée, prendre chaſſe, donner chaſſe, donner ſur l'ennemi, ſe battre à portée & hors de portée, prendre la fuite, furent des choſes & des actions qui lui devinrent auſſi familieres que l'Opéra, la Comédie Italienne, la Comédie Françaiſe, la rue St. Honoré, pourſuivre une jolie femme ſur le ton, vaincre une belle Anglaiſe proſtituée, céder à une griſette, baiſſer pavillon à la Folie, &c. &c. &c. Les Dugay-Trouin & le fameux Jean-Barth, joignez-y même les plus fameux Marins de notre ſiécle, n'en connaiſſaient pas davantage lorſqu'ils faiſaient leur apprentiſſage dans la Marine. Les affaires fréquentes font les hommes d'af-

faires ou de bien, les campagnes fréquentes fur mer font les hommes de mer, & il ferait abfurde & injufte de vouloir que le duc de Ch—s eut été plus parfait marin la premiere fois qu'il fe trouva fur la flotte Françaife, que ne l'eft un mouffe de huit ans ; car enfin chaque chofe a fon principe ou fon commencement.

On dit cependant à fa louange, qu'il s'était fait donner, avant fon départ de Paris, quelques leçons fur les manœuvres qui fe pratiquent dans les vaiffeaux, que la théorie indique, & qu'une longue expérience enfeigne ; & que pour faire l'effai de fes connaiffances dans cette partie, il entreprit de commander les manœuvres fur le vaiffeau qu'il montait. Les Officiers-généraux, par

pure déférence, lui laisserent faire à sa volonté; & si le hasard l'eût servi favorablement, son coup d'essai eût été le plus heureux du monde.

Le 8 Juillet 1778, une flotte composée de trente-deux vaisseaux de ligne, accompagnée d'une infinité de frégates, appareilla du port de Brest. Ces vaisseaux furent partagés en trois divisions; toutes étaient sous les ordres du comte d'Orvilliers, qui avait pour second, dans sa division, le comte de Guichen: la seconde division avait pour Commandant le comte Duchaffault, assisté de M. de Rochechouard: le duc de Ch—s, Prince du Sang, était à la tête de la troisieme division, il était secondé par cet Amiral, comte de Grasse, de honteuse mémoire, & M. de la

Motte-Piquet, quoiqu'Amiral, rempliſſait l'emploi de premier Capitaine dans le vaiſſeau que montait ſon Alt. Sér. C'eſt ainſi que pour conduire un géant à la liziére, dans ſa plus tendre enfance, deux hommes de la plus riche taille ſuffiſent à peine, & de peur que l'enfant ne ſe caſſe la tête dans ſes chûtes, on le munit d'un bourlet.

Le 9 du même mois, c'eſt-à-dire le lendemain, la flotte Anglaiſe qui, quelque tems auparavant, avait été devant Breſt, & s'était refugiée à Portſmouth, remet en mer avec trente vaiſſeaux de ligne, quelques frégates & deux brûlots. Il n'y avait pas un vaiſſeau de cette flotte qui ne fût commandé par un marin connu par ſon expérience, ſon habileté & ſon courage,

A l'imitation, peut-être, de la flotte Françaiſe, la flotte Anglaiſe fut partagée en trois eſcadres : la premiere eut pour commandant Sir Robert Hartland, Vice-Amiral de la rouge ; le Commandant de la ſeconde, nommée l'eſcadre bleue, était Sir Hugh Paliſſer, Vice-Amiral ; à la tête de la troiſième eſcadre était l'Amiral en chef, Auguſtus Keppel, ſecondé par le contre-Amiral Campbell, ſon ancien ami, Officier diſtingué par ſes connaiſſances & ſa bravoure.

Ces deux flottes, les plus belles & les plus fortes que l'Océan eût portées juſqu'alors, vinrent en vue l'une de l'autre, le 23 du même mois, dans l'après dîner. Quelle fut celle qui chercha avec le plus d'ardeur à en-

gager le combat? Quelle fut celle qui manœuvra avec le plus d'intelligence? Quelle fut celle qui remporta la victoire? ce font des queftions auxquelles l'Angleterre feule pourrait répondre avec véracité. La flotte Françaife peut fe flatter d'avoir attaqué la flotte Anglaife, d'avoir défemparé plufieurs de fes vaiffeaux, & d'avoir eu les apparences, au moins, d'un avantage peu confidérable; mais voyons de quelle maniere fe comporta, dans cette action douteufe, la divifion & fur-tout le vaiffeau qui étaient fous les ordres de fon Alt. Sér. Le vaiffeau que montait le duc de Ch—s était appellé le St. Efprit, vaiffeau du premier rang, outre cela abondamment pourvu de

munitions de guerre, & plus encore de provisions de bouche, suivant l'usage des vaisseaux qui portent des Amiraux. Un Gentilhomme de notre société, qui a navigué quelque tems avec un Amiral, trouva fort injuste le reproche fait au duc de Ch—s, dans le Libel que nous nous efforçons de détruire, d'avoir eu des cuisiniers, des marmitons, des officiers d'offices, des rotisseurs & des sommeillers sans nombre. Comme si un Prince, disait-il, était moins Prince à bord d'un vaisseau que sur terre ! La Patrie, continuait-il, doit à tel prix que ce soit procurer aux marins, suivant leur naissance & leur rang, tous les besoins & tous les plaisirs qui sont en son pouvoir, aussi grands & aussi dispendieux qu'ils puis-

ſent être, rien ne peut compenſer les dangers & les peines que ſouffrent ces braves gens ſur cet élément cruel, où pour l'ordinaire toujours environnés de craintes & de maux, ils ſont privés des douceurs de la vie, de la jouiſſance des femmes, des enfans, des amis, de la Patrie & de l'Opéra.

C'eſt avec une injuſtice égale qu'on reproche à ſon Alt. Sér. d'avoir fait une ample proviſion de tapis & de cartes : à quoi veut-on donc qu'un Prince paſſe ſon tems ſur mer ? Boire, manger, dormir ſont des néceſſités indiſpenſables à la conſervation de l'homme, mais ces mêmes néceſſités n'abſorbent pas tous les momens de notre exiſtence. Veut-on qu'un Prince qui doit être Grand-

Amiral de France, ſuive ſervilement la marche d'un pilotin, qui, pour parvenir premier pilote, n'a dans la tête que gouvernails, bouſſoles, cartes, compas, livres de Loq, &c. &c.? Tous les amuſemens poſſibles ſont permis dans un vaiſſeau, pourvu que le ſervice ne ſoit pas négligé, & que l'intelligence & le courage ſe trouvent réunis quand l'occaſion s'en préſente: peu importe que l'on boive, mange, que l'on danſe ou qu'on joue, pourvu que l'on batte l'ennemi quand il ſe préſente, & qu'on couvre ſa Patrie, ſon Roi, & ſoi-même des lauriers de la bravoure & de la victoire. C'eſt ainſi ſans doute que raiſonnait le duc de Ch—s, lorſque, favoriſé par le haſard, il ruinait au jeu les Officiers de ſon équipage, & ceux

des vaiſſeaux de ſa diviſion, qui s'expoſaient à venir faire ſa partie.

Quoiqu'il en ſoit, & qu'on en puiſſe dire, tout allait pour le mieux dans l'eſcadre commandée par le duc de Ch—s, & conduite par ſes tuteurs, lorſque le combat s'engagea.

L'Amiral Anglais plein de préjugés & d'amour-propre, & en même tems dans le deſſein d'aſſurer ceux qu'il commandait de la victoire, avait fait préparer une chambre très-propre & très-commode dans le vaiſſeau la Victoire, qu'il commandait, pour y recevoir ſon Alt. Sér. : avec cette noble fierté ordinaire à tous les Conquérans : ſa bravoure & ſon intelligence dans la marine, l'avaient induit à la perſuaſion

que le duc de Ch—s ſerait infailliblement ſon priſonnier. Pour y réuſſir, il dirigea ſa courſe & ſon feu ſur le St. Eſprit qui lâchait, hors de portée, à tort & à travers mainte-&-mainte bordées. M. de la Motte Picquet, capitaine à bord de ce vaiſſeau le St. Eſprit, Officier brave & intrepide, experimenté & vraiment homme de mer, déſira commander la manœuvre, mais le duc de Ch—s n'y conſentit point, voulant qu'on attribuât à lui ſeul la gloire & l'avantage d'avoir, par ſon courage & ſes talens, rabattu l'orgueil du préſomptueux audacieux Keppel. Cependant les manœuvres commandées & exécutées de part & d'autre rapprocherent beaucoup les combattans : bientôt le St. Eſprit ſe trouva dans le plus

éminent danger d'être ou coulé à fond ou d'être pris; la prudence & la valeur de son Alt. Sér. & celle de M. de Grasse, se trouverent insuffisantes à la circonstance, & sur-tout au feu des ennemis qui les chauffaient de très-près. Cependant l'Amiral Français s'apperçoit de la détresse du St. Esprit, lui fait des signaux utiles & nécessaires; mais la terreur avait aveuglé les Commandans qui se croyaient sans doute avant le combat, dans une espèce de camp de réserve, c'est-à-dire, qui étaient dans la plus grande sécurité; personne ne voit les signaux donnés, personne n'y répond, on commence même à ne plus riposter au feu de l'ennemi; on se replie sans savoir où l'on va, sous la seconde division, au lieu de

reprendre sa place, & de continuer bravement le combat, & par une manœuvre fausse, mauvaise & digne de blâme, le St. Esprit allait devenir la proie des Anglais, si le vaisseau de Languédoc ne fût accouru à son secours, & ne l'eût couvert entiérement de l'ennemi, dont il reçut lui-même tous les efforts pendant que le duc de Ch—s se retira du mieux qu'il put, jurant sans doute, qu'on ne l'y reprendrait plus.

Par tout ce qui vient d'être dit, on voit bien que l'on ne peut reprocher au duc de Ch—s, dans cette affaire, que l'ignorance de la Marine & un défaut de docilité, quant à son courage, on ne peut le revoquer en doute, puisqu'il est vrai, suivant l'assertion de témoins occulaires, que son vaisseau commença

à tirer le premier, avant même que l'ennemi fut à portée de voir ou d'entendre le feu de ſes batteries. Il s'eſt trouvé cependant des calomniateurs inſignes aſſez animés contre ce Prince pour oſer dire que, durant tout le tems de l'action, c'eſt-à-dire, tant qu'il y eut du danger à ſe tenir ſur les ponts, il était dans la calle entre lès bras du comte de Genl—, ſon tendre ami, lequel, peu accoutumé lui-même aux concerts de ſemblables inſtrumens, faiſant avec lui un duo crainto, & repréſentait la ſcène la plus attendriſſante. Enfin chaque vaiſſeau reprit ſa place en bon ordre ; le courage revint à ceux qui avaient été intimidés faute d'uſage ; & à ſept heures du ſoir, les Français & les Anglais, contens les uns comme

les autres d'avoir battu leurs ennemis, & remporté une victoire signalée, firent voile & se quitterent pour aller réparer leurs dommages les uns vers Brest, les autres vers Plymouth, où ils furent acceuillis aux acclamations de joie du Public, comme les restaurateurs de la gloire & de la sûreté de leurs Patries respectives.

La flotte Française une fois rentrée à Brest, le duc de Ch—s ne pensa plus qu'à retourner à Paris. On lui avait fait à croire qu'il s'était comporté, sans s'en douter, avec le plus grand héroïsme, & qu'il méritait les plus grands éloges & du Roi & de toute la France. Plein de cette idée, qu'il avait lui-même peine à nourrir dans son imagination, il partit le plutôt qu'il lui

fut possible de Brest pour Versailles, où il arriva le premier Août. Le Roi, peut-être par un pressentiment dont on ne peut rendre raison, ne lui fit qu'un assez froid accueil, malgré les détails circonstanciés de la victoire douteuse remportée sur les Anglais, dans la journée du 27 Juillet précédent.

Cette réception n'ayant rien diminué de la satisfaction intérieure du duc de Ch—s, il vint tout triomphant à Paris, le 2, & descendit à son Palais sur les cinq heures du soir. Tous ses appartemens étaient remplis de courtisans qui l'attendaient. Les escaliers mêmes étaient si pleins de monde qu'il eut peine à monter dans ses appartemens. L'abbé Delaunay lui avait présenté, à la descente de son carosse, une

piece de vers intitulée BULLETIN DU PARNASSE, qu'il ne se donna pas le tems de lire ; & nous nous faisons un vrai plaisir de publier ici qu'il sacrifia quelques instans entre les embrassemens de sa digne épouse & de ses charmans enfans, avant de voler à son cher Opéra. Là, il s'attendait bien de recueillir de nouvelles acclamations qui mettraient le comble à sa gloire & à sa satisfaction. Il parut d'abord sur son balcon avec Madame la duchesse : le peuple, en les voyant, exprima par des cris de joie le plaisir que cette scène lui causait. Le Prince se rendit ensuite à l'Opéra : tous les spectateurs se levèrent & l'applaudirent pendant près d'une demie heure. L'orchestre joignit son bruit à celui de l'assemblée, &

exécuta de bonne foi une fanfare triomphale. On avait, dit-on, déliberé de lui présenter une couronne; mais quelqu'un, plus sage que les autres, proposa de différer ce dernier acte de triomphe, jusqu'à ce que la renommée eût publié, avec sa trompette veridique, les circonstances du combat, & l'avantage de la victoire.

Cette sage représentation n'empêcha pas que l'on exécutât un concert ce soir même chez le Prince; Mlle. Arnoux & l'Arivée y déployerent tous les charmes de leurs voix, & toutes les graces de leurs individus. Le zèle & l'enthousiasme de la premiere, en chantant son héros, furent si grands, que sa voix ne correspondant pas avec son

cœur, elle fut huée à plusieurs reprises.

Les vers présentés à leurs Alt. Sér. étaient de la composition du sieur moline, qui les avait assaisonnés des flatteries les plus plattes & les plus fades, & d'hiperboles du dernier ridicule.

La Comédie Italienne, que le Prince honora dès le lundi suivant, pour ne pas perdre la gloire d'y être loué & complimenté, avait fait un compliment qu'elle exécuta avec beaucoup d'esprit; mais il était plus relatif au plaisir qu'elle ressentait du retour du Prince, qu'à la victoire qu'il avait remportée. Ce même soir quelques habitans des environs du Palais-royal, & plusieurs personnes qui sont attachées à ce jardin, comme des chenilles à l'arbre où elles

ont pris naiſſance, ſe cottiſérent pour y donner une pitoyable muſique, & y faire exécuter un triſte feu d'artifice. Toutes les fenêtres qui donnaient alors ſur le jardin furent illuminées ; la populace eut la liberté d'entrer même dans les appartemens, & la licence fut ſi grande dans le jardin, que les orgies & les bacchanales n'offrirent jamais aux Payens des tableaux plus obſcènes.

La Princeſſe ſenſible aux démonſtrations d'applaudiſſemens & de ſatisfaction d'un peuple en délire, & partageant la gloire & la joie de ſon cher époux, ne put ſe refuſer à ſe promener cette nuit dans le jardin. Mlle Arnoux inſtruite du moment où leurs

Alt. Sér. paſſaient ſous ſes fenêtres, s'efforça de réparer l'honneur de ſon gozier en célébrant de nouveau leur gloire ; & elle y réuſſit de la maniere la plus heureuſe.

Le lendemain le duc de Ch—s ſe trouvant encore à l'Opéra, reçut un nouveau grain d'encens que lui offrit l'Arivée dans le rôle de Ricimer de l'Ernelinde.

Ce fut ainſi que le duc de Ch—s mal instruit lui-même ſur ſon propre mérite, s'enivrait à longs traits de louanges flatteuſes qui devaient bientôt ſe transformer en reproches & en ridicules, & prenait des couronnes de fleurs & de feuilles artificielles pour des couronnes de laurier.

Nous ne finirions pas ſi nous voulions donner même un précis des folies auxquelles le peuple crédule s'abandonna dans ſon enthouſiaſme ; nous n'en citerons qu'une ſeule. Des Badauts, ſans-doute attachés à la Maiſon du duc de Ch—s, avaient habillé un mannequin, pour figurer l'Amiral Keppel, qui, ſuivant eux, avait été le champion que ſon alteſſe avait vaincu : un faiſeur de plats impromptus compoſa, en ce tems, une complainte ſur la defaite de cet Amiral : cette charmante complainte fut chantée avec tous ſes agrémens en préſence de leurs Alt. & d'une aſſemblée innombrable : mais ce qui excita encore plus les battemens de mains & la ſatisfaction des ſpecta-

teurs, fut la tragédie pour rire qui ſuivit immédiatement les triſtes couplets : Keppel fut mis dans un tombereau, & après y avoir été bien baffoué, avoir reçu toutes ſortes d'injures, d'inſultes & d'imprécations, quatre badauts, dans un accès de frénéſie, le jetterent à l'eau, dans le baſſin. D'autres ſots pour aggraver encore le ſort malheureux du pauvre mannequin Keppel, le chargerent des chaiſes & des pierres qu'ils trouverent ſous leurs mains.

Tandis que toutes ces fêtes ſe donnaient à Paris, les ports de France, & déja quelques villes de l'intérieur du royaume retentiſſaient de chanſons faites à la gloire du duc de Ch—s, de l'Amiral d'Orvil——& du Miniſtre de la

Marine. Le fils d'un négociant de Bordeaux, dont le nom PERICY doit à jamais être conſervé dans les regiſtres de la mémoire, inventa les couplets ſuivans qui furent chantés dans toutes les provinces méridionales, par les petits & les grands, par les nourrices mêmes pour endormir leurs enfans.

Air : *C'eſt la fille à Simonette.*

ECOUTEZ bien la nouvelle
que je vais vous raconter :
le récit eſt très-fidelle,
vous pouvez tous y compter :
il s'agit de notre gloire,
de valeur & de ſuccès,
dès qu'on parle de victoire
ça regarde les Français.

D'Orvilliers, hors de la Manche,
arborait depuis long-tems
pavillon à flame blanche,
entouré de braves gens.
Keppel paraît, on le pique,
malgré ce qu'on en dit,
il va, comme un hérétique,
attaquer le SAINT-ESPRIT.

Aisément on imagine,
qu'en voyant ce furibond
le Saint-Esprit l'illumine
d'une nouvelle façon.
d'Orl. qui vient combattre,
faisant pointer ses canons,
se bat comme un Henri-quatre,
c'est l'usage des Bourbons.

D'Orvilliers qui partout veille,
chauffe l'Anglais Amiral,
qui baiſſe bientôt l'oreille
devant l'affreux bacanal.
Que faire ? à quoi ſe réſoudre,
Il ſe ſauve au fil de l'eau :
diſant qu'il a vu la foudre
embraſer tout ſon vaiſſeau.

Pourſuivant ce téméraire,
nos trois braves Généraux,
ſur les côtes d'Angleterre,
Ont fait briller leurs fanaux.
Keppel, en ruſe fertile,
a bientôt ſu leur prouver
qu'un marin, vraiment habile,
ſans fanaux peut ſe ſauver.

SART . . accourut de Verſailles,
la joie était dans ſon cœur.
Louis apprend la bataille,
avec le nom du vainqueur :
quel doux tranſport d'allégreſſe
produit cet exploit fameux !
tout lui plaît, tout l'intéreſſe
dans ſes ſujets valeureux.

D'un avenir bien ſiniſtre,
je vois l'Anglais ménacé :
laiſſons faire ce miniſtre
Il a bien commencé :
avant la fin de la guerre
il fera je le prédis,
la Police en Angleterre,
comme il l'a faite à Paris.

Nous laiſſons au Lecteur, inſtruit & impartial, le jugement du mérite de cette chanſon charmante, qui a fait tant de bruit dans la France, & tant de ſenſation dans l'eſprit du duc de Ch—s. Tout y reſpire le bon goût, tout y eſt vrai, tout y eſt exprimé d'une façon tout-à-fait nouvelle.

Parmi une infinité de chanſons du goût de la précédente, il s'en trouva encore une qui ne peut manquer de tranſmettre dans les ſiécles à venir, l'illuſtre mémoire du duc de Ch—s. Celle-ci fut intitulée.

LE DEJEUNER ANGLAIS.

Air: *Jupin un jour en fureur.*

J'ai ſouvent fait reflexion
que le matin d'une victoire,
tous les favoris de la gloire,
avaient un ſommeil profond :
ainſi Condé, tel Alexandre,
aux champs d'Arbelle & de Rocroi,
dormaient dans la bonne foi,
qu'on devait les attendre.

Monſeigneur, il faut vous lever,
dit (1) Foiſſi, chaud comme une braiſe
l'Amiral de la Flotte Anglaiſe
vous demande à déjeuner.

(1) Foiſſi, Ecuyer de Son Alteſſe Sér.

Quoi dit Bourbon, cet hérétique
vient visiter le Saint-Esprit !
par ma foi, sans contredit,
l'aventure est unique.

Qu'on s'apprête à le fêtoyer,
dit Bourbon à son équipage ;
pour maître-d'hôtel de passage,
je choisis un canonier :
l'Amiral arrive, & s'étonne
de trouver tout prêt le repas ;
on traite jusqu'aux goujats,
car Monseigneur l'ordonne.

Pour mieux régaler les Anglais,
on joignit à la bonne chere,
un excellent vin de Tonnerre,
que Mars fit tirer tout exprès.

Les têtes Anglaiſes tournerent
pour avoir vuidé maint flacon
Parbleu le vin était bon,
mais beaucoup en creverent.

Keppel rentrant ſur ſon pallier,
n'avait non plus tête fort ſaine ;
ſoit trop de boiſſon, ſoit migraine,
il tomba dans l'eſcalier :
pour le remettre dans ſa route,
Bourbon ordonne en quatre mots
qu'on allume les falots,
Keppel n'y voit plus goûte.

Il faudrait vraiment n'avoir aucune connaiſſance ni des beautés, ni des graces de la Poéſie Françaiſe, ni même de la richeſſe de cette Langue, pour ne pas s'arrêter d'admiration à chaque

vers de cette chanſon, dont preſque chaque mot eſt une épigramme des plus heureuſes.

On jugera bien autrement ſans doute, & avec raiſon, de l'inſipide & méchant Vaudeville que compoſa un Poétereau envieux certainement du ſuccès & de la gloire du duc de Ch——s. Cette production calomnieuſe vola ſur les aîles de la Renommée, paſſa de main en main, d'oreille en oreille, de bouche en bouche ; & après avoir parcouru la Capitale & les Provinces, parvint même juſqu'à la cour où elle fut, dit-on, fort accueillie, & très-goutée, tant eſt grande la depravation du goût & des mœurs : on aſſure même qu'elle fut chantée à table en pluſieurs petits

commités. L'auteur porte la raillerie piquante jusques dans l'air même de son Vaudeville qu'il adresse à son Alt. Sér.

Air : *Des Revenans.*

Vous faites rentrer notre Armée,
l'Angleterre, très-allarmée,
vous en louera :
& vous joindrez à ce suffrage,
les lauriers & le digne hommage
de l'Opéra.

Quoi ! vous avez vu la fumée !
quel prodige ! la Renommée
le publiera :
revenez vîte, il est bien juste
d'offrir votre personne auguste
à l'Opéra.

Tel cherchant la Toison fameuse,
Jason sur la mer orageuse
se hasarda,
il n'en eut qu'une, & pour vos peines,
je vous en promets deux douzaines
à l'Opéra.

Chers Badauts, courez à la fête ;
parmi vous criez à tue-tête,
Bravo ! Brava !
cette grande action de guerre
est telle qu'il ne s'en voit guère
à l'Opéra.

Grand Prince poursuis ta carriere,
franchis noblement la barriere
de l'Opéra.
par de si rares entreprises,
à jamais tu t'immortalises
à l'Opéra.

Qui pourra jamais croire que les Français de la premiere classe, & du plus haut mérite, aient trouvé dans de telles plattitudes, le sel de nos anciens, la gaiété & la fine raillerie Françaife ; & que le comte de Maurep. lui-même, qui détefte les plaifanteries, ait pris plaifir à les entendre, à les lire, à les chanter! D'un autre côté, l'auteur téméraire du Noël abominable, dont nous avons parlé au commencement de notre préfent Ouvrage, met dans la bouche du duc de Ch—s le couplet fuivant:

Air : *Des Bourgeois de Chartres.*

Ch—s disait : l'Histoire
s'occupera de moi,
La plus brillante gloire
couronne mes exploits :
je voulais essayer
d'adoucir l'onde amère.
ma Flotte a si bien manœuvré,
qu'elle n'a fait pendant l'été
que de l'eau toute claire.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant que ces choses se passaient en France, l'Amiral Keppel & les autres Amiraux Anglais rentrés dans leurs ports, avec toute l'apparence fastueuse de Conquérans, recevaient dans la Capitale & à la Cour les acclamations,

les lauriers, les récompenses, les fêtes & les noms de libérateurs de la Patrie, & conservateurs de la gloire du pavillon Anglais. On célébrait, de la maniere la plus solemnelle, la défaite de la Flotte Française, mise en fuite dans l'état d'un désastre irréparable; & l'on publiait tout haut que le St. Esprit n'avait échappé qu'à force de voiles, & parce qu'il avoit été couvert par la bravoure du capitaine du Languedoc.

Bientôt le tems qui n'aime pas que la vérité soit couverte du voile le plus léger & qui au contraire a grand soin de le déchirer, pour avoir le plaisir de la faire voir toute nue, & la découvrir aux yeux perçans de la Renommée. Toute l'action de la journée de Ouessant fut soumise à sa curiosité, & bien-

tôt elle en informa toutes les Nations. Cependant, malgré ſon rapport fidelle, l'Angleterre ne pouvant plus ſe vanter d'une victoire remportée, ſe flatta que la flotte de ſon ennemi aurait été détruite ſi l'Amiral Hugues Paliſer avait obéi aux ſignaux qui lui avaient été faits par Keppel de ſe remettre en ligne pour renouveller le combat. Et pour donner de la vraiſemblance à l'avantage prétendu qu'elle s'attribuait, elle s'imagina d'engager Keppel & Paliſer, dans un procès dont la fin n'éclaircit aucuns faits plus que les rapports douteux des deux parties en conteſtation.

La France de ſon côté, dans l'impoſſibilité de prouver que ſa flotte avait remporté la victoire ſur les Anglais, ſe contenta de dire qu'elle avait mis leurs

vaiſſeaux hors d'état de continuer la campagne, & dans la néceſſité de rentrer dans leurs ports ſans fanaux & ſans bruit; & le comte d'Orvil. jouant le même rôle que Keppel, aſſura que la victoire ne lui était échappée que par la faute du duc de Ch—s, qu'il accuſa ſans aucun égard, de n'avoir pas répondu aux ſignaux qui lui avaient été faits, d'avoir évité le combat dans un tems utile, & d'avoir, par des fauſſes manœuvres, & en ne regardant pas l'ordre de bataille, empêché une partie de la flotte Françaiſe de combattre avec avantage, parce qu'elle était dans le fort de l'action, occupée à le mettre à couvert du feu de l'ennemi, qui, ſans la réſolution & la valeur de ſes équipages, eût coulé à fond, ou pris

le St. Eſprit & ſon illuſtre Comman-dant.

Ce fut d'après ces plaintes & ces éclairciſſemens que le peuple revenu de ſon enthouſiaſme vit les choſes bien différentes de ce qu'un premier rapport, & un premier coup d'œil lui avaient offert. La conſternation & le découragement ſuccédérent aux cris de la victoire; les brocards, les couplets, les épigrammes ſuccédèrent également aux louanges & aux triomphes prématurés; le Héros diſparut, & l'on ne vit plus qu'une ombre triſte revenir conſtamment à l'Opéra.

Quoiqu'il en ſoit, en ſuppoſant que l'accuſation de M. d'Orvil. contre le duc de Ch—s paraiſſe fondée, elle n'eſt cependant pas juſte; il eſt vraiment

exempt du blâme dont on cherche à le couvrir : les ſeuls coupables ſont les officiers commandans ſous ſon Alt. Leur expérience conſommée devait ſuppléer à celle qui lui manquait ; leur courage devait ſeconder ſon ardeur ; la prudence ne devait pas errer par déférence pour ce Prince peut-être trop haſardeux. Nous ne pouvons nous empêcher de dire ici que la conduite de ſon Alt. Sér., dans toute cette affaire, où il était abſolument neûtre, ne méritait en général ni éloges ni reproches.

Cette diſgrace l'humilia d'autant plus ſenſiblement, qu'elle lui fit perdre tout à la fois l'eſpoir de devenir bientôt Grand-Amiral, & le goût de retourner en mer.

Cependant pour ne pas rester dans l'inaction, le duc de Ch—s demanda & obtint la charge de Colonel-général des Hussards & troupes légeres. Ce commandemant lui convenait d'autant mieux, qu'il est habile Ecuyer, & qu'il aime passionnément les chevaux. Il ne tarda pas à aller à la tête de son corps, & à force de le faire manœuvrer; il y prit ce goût décidé pour les beaux chevaux & les courses, qui depuis quelques années sont devenues pour lui un amusement très-lucratif, & pour les oisifs de la Capitale un spectacle assez maussade.

Ces courses cependant n'empêcherent pas le Prince de revoir de tems en tems ses anciennes connaissances de

l'Opéra & autres; il y eût eu de l'inconſtance de ſa part, & même de l'ingratitude, car toutes les filles l'avaient loué à l'envie l'une de l'autre, & avaient témoigné la joie la plus vive & la plus ſincere de ſon triomphe, au point même que l'on aurait cru, en voyant leur délire, qu'elles partageoient la gloire du héros dont elles avaient auparavant ſa victoire partagé les plaiſirs.

Mais revenons aux courſes: quelques perſonnes prétendent que ce ne fut ni ſa nouvelle charge, ni les manœuvres des huſſards & troupes légeres qui développèrent en lui le germe de ſa nouvelle paſſion; c'eſt-à-dire de cette paſſion pour les chevaux & les courſes; elles prétendent au contraire

que ce développement ſingulier fut l'effet de la fumée de feu des vaiſſeaux Anglais dans le combat d'Oueſſant : c'eſt ainſi aſſurent ces Meſſieurs, que de ſimples vapeurs infectées & empoiſonnées, ſorties du ſein de la terre dans un pays, volent au loin étendre leur ravages, & donnent la mort à quiconque les reſpirent. C'eſt ainſi, continuent-ils, que dans la Bith:nie le vent de nord fait ſa cour aux belles jumens, les careſſe, & qu'elles ſont emplies ſans autres ſecours que celui de ſon ſouffle. C'eſt ainſi, enfin que—mais voilà aſſez d'autorité pour faire croire au moins que l'idée de ces Meſſieurs peut être fondée ſur quelque vérité ; pour nous, nous ne ſommes pas aſſez grands Phy-

ficiens pour oser porter notre jugement sur une matiere aussi peu connue.

Quoiqu'il en soit son Alt. Sér., possédé de la manie Anglaise, commença à faire venir de Londres, tous les linges, habits & hardes à l'usage de son corps, des voitures, des chevaux, des jocqueis, & s'amusa souvent d'une maniere délicieuse, dans l'incognito le plus grand, sous la forme d'un palfrenier.

Ce fut lui qui apporta, par son exemple, non-seulement les modes des Anglais, mais encore leurs manieres, & sur-tout celles qui sont leurs caractéristiques reconnus par toutes les Nations de l'Europe.

C'est également à son Alt. Sér. que nous devons l'usage nouvellement adopté

par les honnêtes femmes, les femmes entretenues & les fats, jeunes ou vieux, d'avoir jour & nuit à leur suite pour mercure, pour adonis ou pour ganimède, de jeunes polissons ramassés dans les bouës de Paris, vêtus & coëffés à l'Anglaise.

Il ne faut pas confondre les jocqueis, dont nous venons de parler, avec ceux que le duc de Ch—s fit venir de Londres pour monter ses chevaux de course. Ceux-ci n'étaient point empruntés, ni trouvés; ils étaient payés comme gens qui savaient leur métier, & sur lesquels on pouvait faire fond en partageant avec eux, comme de raison, le bénéfice du commerce.

La critique a encore trouvé à dire à

cet amuſement du duc de Ch—s. Mais les perſonnes qui n'ont contre ſon Alt. Sér. aucun préjugé déſagréable, ne peuvent s'empêcher de l'admirer & de le louer de ce qu'il joint toujours, même dans ſes amuſemens, l'utile à l'agréable.

Nous ne comparerons pas les courſes, dont nous avons parlé ci-deſſus, avec les courſes ſi fameuſes dans la Grèce & à Rome; dans leſquelles les Dictateurs, dans des chars de triomphe, s'efforçaient de ſe ſurpaſſer eux-mêmes, pour faire connaître aux peuples leur valeur, leur force & leur adreſſe; & dans leſquelles deployant, à ces mêmes peuples, toute leur pompe & leur magnificence, ils leur imprimaient le reſpect & l'obéiſſance. Deux mots ſeuls

ſuffiront pour faire voir que la comparaiſon ſerait choquante.

Des jocqueis Anglais ſont les héros qui ſe diſputent la palme d'avoir le cheval le plus leger ou le plus heureux; voilà en quoi conſiſtent les courſes d'aujourd'hui.

C'eſt donc par le moyen des jocqueis & des chevaux Anglais, que les Princes ſe diſputent l'avantage de gagner les gageûres conſidérables qui ſe font entr'eux & dont le prix eſt accordé ſeulement à l'habileté des jocqueis & à la ſoupleſſe des jarets des courſiers.

Le haſard qui ſervit toujours le duc de Ch—s à ſouhait, ne ceſſe de le favoriſer encore dans ces courſes: il eſt rare qu'il y perde, & il gagne fréquemment des ſommes conſidérables. Le

comte d'Art—l'éprouva à ſes dépens; un jour ce Prince ayant prié le Roi de s'intéreſſer avec lui dans un pari avec le duc de Ch—s; Sa Majeſté lui répondit en ces termes : j'y riſquerai volontiers un petit écu. Leçon charmante que faiſait le Roi à ſon frere de ne plus s'expoſer à des pertes preſque certaines.

Le Libel infâme que nous avons ſous les yeux, & auquel nous engageons nos lecteurs chrétiens de n'ajouter aucune foi, prétend que la fraude avait plus de part que toute autre choſe dans les ſuccès du duc de Ch—s aux courſes. Il faiſait, dit-il, propoſer en ſous-main, à une perſonne, des Paris inégaux dans leſquels il s'intéreſſait du dixiéme,

tandis qu'il était de moitié dans le parti contraire.

Mais en suppofant même que cette allégation fut vrai, le duc de Ch—s ne ferait pas plus condamnable que les autres Princes ou Princeffes qui trichent habituellement au jeu. Si les uns trompent pour gagner dans leurs amufemens, & y trompent impunément; pourquoi cet avantage ferait-il refufé à fon Alt. Sér. Cela ferait auffi injufte que fi l'on faifait un crime aux grands Seigneurs de fe tromper tous les jours réciproquement, dans le commerce qu'ils font actuellement de leurs chevaux & de leurs voitures. Tout le monde fait qu'il y aurait de la ftupidité à fe faire le plus léger fcrupule de man-

quer de la bonne foi dans ces ſortes de marchés.

Tandis que le duc de Ch—s s'amuſoit ainſi aux courſes des chevaux Anglais, dont il ſortait preſque toujours victorieux; il ne s'occupait pas moins ſerieuſement de l'exécution de ſon nouveau Palais-royal: il en avait cependant remis le ſoin principal à un certain ſieur Seguin, homme tout dévoué à ſon Alt. Sér., qu'il ſervait avec zéle de tout ſon pouvoir. Il était ſorti de ſa province pour certains démêlés ſérieux qu'il avait ſeu avec un Lieutenant colonel; il y avait quelque tems qu'il battait le pavé de Paris, ſur lequel il végetait à peine, lorſque la fortune, fatiguée de le maltraiter, le mit ſous les yeux du Général des huſſards,

qui l'employa d'abord à la découverte des objets qui pourraient contribuer à ſes plaiſirs. Cette charge ayant approché Séguin de la perſonne du Prince, & l'ayant même rendu aſſez familier, il conſeilla à ſon Alt. Sér. de demander au Conſeil, des Lettres-Patentes qui l'autoriſaſſent à percer & former trois rues ſur le terrein du Palais-royal : il ne ſe contenta pas d'en préſenter un plan magnifique au Prince, mais il lui donna en même tems l'état du bénéfice immenſe qui en réſulterait pour ſon Alt. qui ne manqua pas, en homme prudent, de l'approuver, de l'agréer & d'en ordonner la plus prompte exécution.

Le Public pour lors, ainſi que nous l'avons déjà dit, fit des plaintes amè-

res, mais inutiles, contre une telle entreprise : il sortoit mille sarcasmes, mille injures, mille imprécations de dessous les racines de chaque arbre qui était arraché. Le fameux arbre de Cracovie fit verser, dans sa chûte, les larmes de cent & cent vieux radoteurs; sa destruction fut annoncée dans les Journaux ; & les plus mauvais burains de la Capitale ont été employés à faire gémir le cuivre pour en perpétuer le souvenir à la postérité la plus reculée.

Mais le tems qui verse le beaume le plus doux sur les blessures que les regrets & la douleur font sur les cœurs des hommes, commence à tranquilliser l'esprit du Public, qui voit avec plaisir & étonnement un petit jardin dejà formé, dans lequel il jouira, dans une

vingtaine d'années, d'un ombrage agréable: en attendant il pourra prendre le frais ſous les portiques qui regnent a l'entour, & s'y mettre à l'abri des injures du tems: ſon œil eſt déjà flatté par la majeſté de tout l'édifice, mais particuliérement par ſon couronnement, dont on ne vit jamais le pareil que ſur de grands magaſins. Une perſonne de notre Société, qui s'y promenait il y a environ trois mois, nous dit avoir entendu un admirateur dire à un homme diſtingué, qui lui demandait ſon ſentiment ſur cet édifice; qu'il était d'autant plus admirable à ſes yeux, qu'il lui ſemblait voir une nouvelle république composée de gens de l'eſpèce des premiers Romains, auxquels l'enleve-

ment des femmes du voisinage serait cependant inutile, parce qu'il y entretenait vraisemblablement plus de put— que de héros : qu'à l'égard des ornemens, il les trouvait très-respectables, puisque c'était des fleurs-de-lys, des branches de chênes, de laurier, d'olivier & des attributs de Mars ; mais qu'il aurait préféré d'y voir, relativement aux habitans qui en occuperaient les logemens, des attributs de la Vénus prostituée, & sur-tout des couronnes, allégoriques à l'imitation de celle sous laquelle on représente César, & qui au lieu d'être des feuilles ou des branches de lauriers, &c. était formée de c— attachés les uns aux autres par leurs p—, ce qui devait donner à cet Empereur un air tout-à-fait respectable.

Pour nous qui ne ſommes pas diffi- ciles, nous trouvons que le nouveau Palais-royal, tout léger, tout joli, peut bien reſter tel qu'il eſt, & que le Pub- lic doit s'en contenter pour le prix qu'il lui coûte : & que ce même Pub- lic a eu grand tort de ſe déchaîner, comme il a fait, contre ſon Alt. Sér. pour quelques vieux arbres, dont grand nombre périſſait chaque année.

On aurait peine à croire juſqu'où fut pouſſée l'inimitié publique, & com- bien le duc de Ch—s éprouva de dé- ſagrémens, non mérités, à ce ſujet : nous allons en citer un qui ne fut pas le plus léger.

Le Roi s'entretenant un jour, avec le duc de Ch—s, d'une comédie inti-

tulée le Roi de Cocagne, qui se jouſait alors à la Comédie Françaiſe, & qui faiſait courir tout Paris, Sa Majeſté lui dit : ce Roi de Cocagne fait bien des folies ; mais je ſuis perſuadé, M. le duc, que, malgré ſes extravagances, vous ne ſauriez lui refuſer de la prudence. En quoi donc, Sire, répondit ſon Alt. Sér. ? C'eſt, répliqua Sa Majeſté, qu'il ne fait point bâtir des rues dans ſon jardin. On dit que depuis ce tems-là le ſobriquet de *Prince des Rues* lui eſt reſté.

La ducheſſe de Ch—s elle-même fit tous ſes efforts pour perſuader à ſon époux d'abandonner ſon entrepriſe. Que penſera-t-on ? Que dira-t-on de votre Alt. ? Lui diſait-elle avec toute la douceur qui la caractériſe ; je m'en

f—, lui répondit le duc de Ch—s avec energie : un écu dans ma poche vaut mieux pour moi, que toute l'eſtime publique. Sentiment vraiment philoſophique & chrétien ! Qu'eſt-ce donc que toute la gloire de ce monde ? aux yeux du ſage & du grand homme, ce n'eſt qu'une fumée que le même inſtant voit naître & diſparaître. D'ailleurs chacun a ſes inclinations & ſes plaiſirs : l'un mépriſe ce que l'autre eſtime, & l'un & l'autre croyent avoir raiſon.

Ce qu'on ſe permit pour lors de plus hardi contre ce prince, fut un placard qu'on afficha au haut du grand eſcalier du Palais, dans lequel on lui donnait l'idée d'ouvrir une ſouſcription qui lui fournirait l'argent néceſſaire

pour bâtir les rues projettées; & on lui assurait que si chaque personne, dont il était méprisé, fournissait seulement un écu, il aurait encore de quoi bâtir même une ville considérable. Le duc de Ch—s eut la grandeur d'ame de mépriser ces injures hyperboliques & de n'y répondre que par un je m'en f—, & il eut raison.

Ce fut sans doute à cette occasion que l'auteur du fameux Noël déjà cité, composa, sur son Alt. Sér., le couplet suivant.

En calculant d'avance
son nouveau bâtiment
Ch—s en diligence
arrivà dans l'instant :

de ma Société, dit-il, je me contente.
je fais bâtir un bel hôtel,
d'un jardin j'ai fait un bord—,
je suis-là dans mon centre.

Cependant un accident imprévu suspendit les occupations & les plaisirs du duc de Ch—s. Il tomba malade pendant le tems-même d'une des couches de la duchesse son épouse. La duchesse de Bourbon sa sœur, qui est devenue si intéressante par ses infortunes, accourut au secours de son frere; chaque jour, dès les sept heures du matin, elle étoit au chevet de son lit, & ne le quittait que bien avant dans la nuit. La nature enfin, secondée par les soins de cette Princesse, permit que les jours du Prince fussent prolongés; c'était

ſans doute pour lui donner le tems de témoigner à ſon illuſtre & tendre frere, toute ſa reconnaiſſance; mais pour le favoriſer encore davantage, le haſard lui en fournit la plus ſuperbe occaſion dans l'événement que nous allons rapporter.

Le jour du mardi-gras de cette même année 1778, ſi fameuſe pour le duc de Ch—s, ſe paſſa cette ſcène qu'on aurait peine à croire, ſi elle n'était atteſtée par plus de mille témoins occulaires qui étaient au bal de l'Opéra, lieu où la ducheſſe de Bourb. eſſuya cette diſgrace ſanglante.

Il eſt bon d'abord, pour l'intelligence du fait, de ſavoir que le Prince de Bourb. était devenu très-amoureux d'une certaine Mad. de Canillac, qui

était attachée à la ducheſſe lors de ſon mariage avec le duc de Bourb.—La Princeſſe témoigna à la dame de Canillac ſon mécontentement avec toute la modération poſſible : mais malgré tous ſes ménagemens, ladite dame fut forcée de ſe retirer. Pendant cette eſpèce d'exil, elle eut l'art de plaire au comte d'Art., & comme elle était ſouvent de ſes parties de plaiſirs nocturnes, il lui donnait juſtement la main au bal où il était entré maſqué. Cette femme, qui ſavait que ce Prince avait la tête échauffée de vin, & qu'en cet état il lui accorderait ce qu'elle lui demanderait, lui fit connaître la ducheſſe de Bourb., & lui fit ſentir que ſi elle pouvait ſe venger de l'affront qu'elle avait reçu de cette Princeſſe, ſa ſatisfaction

ſerait parfaite, & ſon triomphe des plus glorieux. Au même inſtant ſon Alt. Royale faiſant ſemblant de prendre la Ducheſſe pour une des filles qui ſont l'ornement de ce bal, paſſa, en peu d'inſtans, des propos libres aux inſultes les plus outrageantes. La Ducheſſe, qui d'abord n'avait fait que rire, murmura, ſe facha, devint furieuſe, & ne ſachant pas quel était le maſque qui ſe permettait tant d'effronterie, elle ſe précipita ſur lui, leva la barbe du maſque, & deſuite reconnut le comte d'Art.; mais elle jugea à propos de feindre, le comte au contraire échauffé par le vin, l'amour & la colere, prit le maſque de la ducheſſe, à deux mains, & le lui écraſa ſur le viſage. D'autres perſonnes qui aiment à ſimplifier les

relations, disent que le comte d'Art—
se contenta de porter un violent soufflet
sur le masque de la duchesse, ce qui
effectivement peut l'avoir écrasé sur la
joue de cette princesse. Quoiqu'il en
soit le masque fut gâté; mais la duch-
esse n'en eût jamais fait la moindre
plainte, si son Alt. Royale ne s'en fut
pas vantée comme une action digne d'é-
loges. La maison de Condé, qui ne
confond pas les sottises avec les ex-
ploits, en fut instruite & indignée : les
Princes en demanderent satisfaction au
Roi ; & sur ce que Sa Majesté répondit
seulement que son frere était un étour-
di, sans ordonner aucune réparation,
la duchesse de Bourb. se décida à ne
plus sortir : & le Prince son époux,
quoique separé d'avec elle, remit à M.

de M—pas un Mémoire adreſſé au Roi, & y ajouta verbalement, que ſi le Roi ne jugeait pas à propos d'ordonner à ſon frere de faire une réparation, il regarderait ce refus, de la part de Sa Majeſté, comme une permiſſion tacite d'en prendre lui-même une entiere ſatisfaction.

Cette anecdote paraîtra étrangere à notre ſujet à quiconque ne ſaura pas que la ducheſſe de Bourb. étant de la maiſon d'Orl., & propre ſœur du duc de Ch—s, que nous défendons, devait auſſi naturellement élever les voix & les armes de toute ſa famille, & ſurtout de ſon frere. Auſſi ces ennemis n'ont-ils pas manqué de lui faire un crime de ce qu'il avait délaiſſé ſa ſœur, à laquelle il devait la vie, en proie au

chagrin dont elle était accablée ; de ce qu'il ne s'était pas déclaré ſon Chevalier, & de ce qu'il n'avait pas eu le courage de laver l'injure faite à cette Princeſſe, dans le ſang du coupable. Mais pluſieurs excellentes raiſons juſtifient la prudente inaction du Prince : 1°. Il relevait depuis peu d'une maladie dangereuſe qui l'avait beaucoup affaibli ; il eût donc été de la derniere folie de préſenter en ce triſte état, la lance ou l'épée à un homme plein de ſanté & de vigueur. 2°. Quoique le Prince de Bourb. ne fût pas bien avec ſa femme, il était de droit ſon premier champion, & le duc de Ch—s n'avait aucun titre pour lui diſputer cet avantage. Troiſiémement, enfin, ſon Alt.

Sér. ne trouvait aucun avantage réel dans la dure alternative ou de se faire percer le ventre par le comte d'Art., ou de percer celui de ce Prince : dans le premier cas, sa propre mort n'était pas ce qu'il craignait davantage, c'était les larmes & les regrets qui auraient accompagné ses tristes restes au tombeau. Dans le second, il devenait l'homicide d'un Prince aimé du peuple Français, & qui méritera sans doute son estime, & alors il perdait un ami précieux & un fidele compagnon de plaisirs & d'erreurs. Bien plus, une question, à laquelle il n'est pas facile de répondre, embarassait beaucoup son jugement & sa conscience, & conséquemment le tenait en suspens lorsque la résolution du duc de Bourb. l'en

délivra fort heureufement. A qui dois-je préter l'oreille par préférence, fe demandait le duc de Ch—s, eft-ce aux principes de la Religion, d'accord avec les loix de la Nature & celles de mon Roi, ou aux follicitations d'un vain prejugé, d'un être imaginaire appellé honneur, qui n'a pour foutien qu'un ufage barbare que prefque tous les hommes raifonnables condamnent ? ce fut fort à propos comme nous venons de le dire, que le duc de Bourb. prévint la décifion de fon Alt. Sér., & le délivra par là d'un grand danger; car, encore une fois, tel parti qu'il eût pris, il eût été loué par les uns, & condamné par les autres.

Les paroles catégoriques que le duc de Bourb. avait proférées en remettant, comme nous l'avons dit plus haut, son mémoire adressé au Roi entre les mains de M. de Maurep., engagerent le Roi à ordonner à un des Capitaines des Gardes du comte d'Art. de ne plus le quitter de vue. Ce Prince avait eu le tems de sentir son tort, & par forme de réparation, il avait consenti à déclarer, en présence de toute la Famille Royale, & des Princes, qu'il n'avait jamais eu l'intention d'insulter la duchesse de Bourb. : & qu'il ne l'avait pas connue au bal. Mais cette satisfaction n'étant point suffisante à l'égard du duc de Bourb. ; il fit connaître formellement au comte d'Art. son mécontentement, & l'intention où il était d'en

avoir raiſon. En conſéquence, les deux Princes ſe rendirent au bois de Boulogne, mirent habit bas, ſe battirent pendant environ ſix minutes, avec une adreſſe, une force & une intelligence abſolument égale, puiſqu'il n'y eut pas une goûte de ſang de répandu de part ni d'autre, ſe ſéparerent, puis s'embraſſerent, puis s'habillerent. Pendant ce combat ſingulier, le duc de Ch—s, qui vraiſemblablement n'en était pas inſtruit, quoiqu'il y eût dans le bois de Boulogne, une infinité de gens qui regardaient de loin, traçait fort tranquillement, dans la plaine des Sablons, une courſe de chevaux ; le haſard voulut auſſi qu'au même inſtant, un exprès vînt lui annoncer qu'on l'atten-

dait à une répétition de comédie que faiſait le duc d'Orl. avec Md. de Mont. C'était ainſi que le fameux Mathématicien Archimede, de Syracuſe, prenait un plaiſir ſi vif dans l'étude de la Géométrie, qu'il en oubliait même le boire & le manger. Sa Patrie étant aſſiégée, il s'occupait ſi peu des dangers auxquels il était expoſé, & des actions des ennemis, qu'il s'amuſait, comme le duc de Ch—s, à tracer quelque figure de Géométrie ſur le ſable, quand un ſoldat le mit à mort ſans le connaître, quoiqu'on lui eût bien défendu de faire aucune injure à ce grand homme. Mais M. Marcellinus, qui commandait les aſſiégeans, avait oublié de donner à chacun d'eux le portrait, ou au moins le ſignalement

du pauvre Archimède, ce qui fut cause qu'il fut tué, & que son meurtrier fut banni à perpétuité par le judicieux Marcellinus. Mais revenons à notre histoire, & faisons connaître une nouvelle injustice de la part des Parisiens à l'égard du duc de Ch—s.

Mad. la duchesse de Bourbon, bien dédommagée de l'affront qu'elle avait reçu, par toutes les satisfactions d'éclat, sortit de sa retraite, & reparut dans le monde. La premiere fois qu'on la revit à la Comédie Française, le spectacle & les spectateurs lui témoignerent tant d'affection par de forts & longs battemens de mains, qu'elle en versa, dit-on, des larmes d'attendrissement. La Reine vint le même jour au même spectacle, quelques minutes après, mais

les mains déjà fatiguées ne lui acorderent que de faibles applaudissemens; d'ailleurs il ne lui était arrivée aucune aventure.—Le duc de Bourb. & le Prince de Cond. parurent à leur tour, & dès qu'ils furent placés derriere Md. la duchesse de Bourb., les battemens de mains accompagnerent le bravo le bravissimo, Monsieur vint ensuite, n'excita pas grand bruit; M. le comte d'Art. ne fit que glaner. Tout cela certainement n'avait rien de commun avec le duc de Ch—s, puisqu'il ne s'était trouve ni à la dispute, ni à la satisfaction, ni au combat, ni au spectacle, ni aux applaudissemens, & cependant on le fait figurer dans quatre méchans vers satyriques, où l'on ca-

ractérise les principaux personnages de cette scène romanesque :

Bourb. se tait & se lamente :
L'Epoux menace & se présente
D'Art. se vante & puis mollit :
De Ch—s rit puis s'avilit.

Voilà comme son Alt. Sér. est blâmée sans raison par le public qui lui suppose pour mobile unique, une ambition démésurée, & une soif insatiable des richesses. Nous allons voir à combien de calomnies indignes ce malheureux préjugé a donné lieu.

Lors de l'incendie terrible de l'Opéra, qui ménaça le Palais-royal & toutes les rues adjacentes, d'un embrâsement universel ; le duc de Ch—s, à ce que

difent fes ennemis, ne s'occupa que du foin de fauver fon or, fes bijoux, fes effets précieux, &c. &c. Raffuré des craintes, dont fon ame avait été la proie, & voyant que le feu ceffait de dévorer la partie de fon palais, qu'il avait entamée, il contemplait le feu, étant appuyé fur la fenêtre d'un marchand de la rue faint Honoré, chez qui il s'était réfugié: là, dit-on, il fe permit de dire que cet incendie formait un fuperbe tableau, & quelqu'un répondit, d'une voix très-intelligible, & qui parvint à fes oreilles: oui, ce ferait un très-beau feu de joie fi tu étais au milieu.

Quant à nous, dont le vœu eft de dire la vérité, nous ne trouvons rien d'étrange en ce que fon Alt. Sér. pen-

ſait à ſauver ce qui lui appartenait; il faut être vraiment acharné contre un homme, pour lui faire un crime du ſentiment le plus naturel, après celui de la converſation de ſa perſonne. A l'égard du propos de ſon Alt. Sér., dont on lui fait un reproche injuſte, & une imprécation horrible; il faut encore avoir contre un homme une bien grande inimitié pour donner à des expreſſions innocentes, une interprétation ſi criminelle. On pouvait ſuppoſer que le cœur du duc de Ch—s était ſenſible autant qu'un autre aux malheurs des victimes de cet affreux événement; mais en même-tems on doit convenir que cet événement dans toute ſon horreur offrait un ſuperbe tableau; & il a effectivement donné lieu à d'ex-

cellens tableaux qui répréſentent ſous différens points de vue les ſuperbes horreurs de cet incendie.

Un ſot plaiſant qui ſe trouvait dans la foule devait être encore plus inſenſible qu'on ſuppoſe que ne le fut le duc de Ch——s ; lorſque voyant la même ſcène, il dit en appercevant ſon Alt. Sér., les Anglois n'auront pas bon tems à l'avenir, car Monſeigneur s'accoutume au feu.

On aſſure auſſi que le chevalier Dubois, commandant du Guet, remit au Prince un billet cacheté, qu'il avait trouvé dans les décombres, & conçu en ces termes : tu ne t'en f— pas longtems, tu ſeras grillé toi & ton Palais-royal. Si cette anecdote eſt vraie, ce commandant, à notre avis, eut grand

tort de faire voir ce billet à son Alt. Sér. & celui-ci eut grande raison de continuer à se f—— de pareilles menaces, qui pour l'ordinaire sont faites par des poltrons incapables de rien exécuter. La réponse du prince fut, à ce qu'on prétend, très-énergique; allez vous faire f—, dit-il au Chevalier, vous & tous les faiseurs de billets; je vous donnerais tous pour une toise de ce qui est brûlé de mon escalier, qu'il faudra que je fasse racommoder à mes dépens.

On reprocha encore au duc de Ch—s d'avoir cherché à augmenter sa fortune par l'établissement des jeux de hasard, dans le Palais-royal, ce qu'il exécuta en effet, parce que son Palais

eſt un ſanctuaire où les yeux ſurveil-lans de la Police ne peuvent ni ſurveil-ler, ni exercer leur autorité. Mais encore en ceci, ſon Alt. Sér. ne ſuivait que l'exemple des premiers du Roy-aume, en ce ſiécle où la domination impérieuſe & tyrannique des ſots pré-jugés, fait croire que la grandeur & la nobleſſe ne ſont pas avilies de chercher à ſe procurer les fruits honteux, & les produits criminels des jeux clandeſtins & des duperies que le dernier des in-triguans de la Suiſſe, ou des environs de Lyon, peut ſe permettre. Le peuple à dire vrai, n'eut pas tout-à-fait tort de trouver en cette circonſtance la con-duite du duc de Ch—s indigne d'un rejetton d'une maiſon iſſue de la branche la plus illuſtre de France.

Le duc de Ch—s devait en effet être très ſatisfait de voir la réuſſite de cette nouvelle entrepriſe, que le produit de ſes diverſes banques paraiſſait devoir ſubvenir aux frais de la conſtruction de ſa ſomptueuſe écurie, de ſa petite maiſon de Mouſſeaux, & de ſes autres bâtimens, qui avaient déjà beaucoup amaigri ſon tréſor, & dérangé ſes finances, malgré l'ordre & l'œconomie qu'il y obſervait.

Pour ne pas manquer à la réuſſite qu'il s'était propoſée, il choiſit pour préſider, à ſes jeux de haſard, des banquiers de la probité deſquels il était certain. Mais malgré qu'il eut pris les meilleures meſures, dont la prudence fut capable, il eut la diſgrace de

voir non-feulement l'autorité fupérieure s'élever contre fon établiffement, mais encore fon pere même, que l'on aurait cru très-indifférent, demander que les coquins qui prêtaient les mains à ces jeux; ce font fes propres termes & conclufions, fuffent arrêtés fur le champ, fouettés, marqués & conduits aux galeres; il offrit même, pour encourager les pourfuites contre eux de les faire conduire à fes frais, dans cet afile ordinaire des filoux.

L'imagination feconde de fon Alt. Sér. fuppléa bientôt, à ce qu'on dit, au défaut de cette puiffante reffource, par un moyen tout extraordinaire puifé dans une fource prefqu'inconnue. En voici le rapport.

A la mort du Général des Capucins, du comte de Clermond; les loges de la Franche-Maçonnerie de France se trouverent plongées, non pas dans la douleur d'avoir perdu leur illustre Grand Maître, mais bien dans le plus grand embarras de le remplacer: & il était effectivement très-difficile de rencontrer autant d'ineptie jointe à la débauche la plus effrénée. Il est rare de trouver tant de prérogatives de cette espèce; réunies sur-tout dans des Princes.

Cependant on jetta les yeux sur le duc de Ch—s. & d'une voix unanime, il fut nommé successeur du défunt Grand-Maître, & Protecteur de cette Société ridicule qui enveloppe de mysteres ab-

fardes, une morale un peu moins pure que celle d'Epicure. Nous n'en dirons pas davantage sur cette matiere, pour deux raisons ; la premiere c'est que des profanes ne sont pas dignes d'entrer dans le temple ; la seconde, c'est que nous sommes apologistes du duc de Ch—s & que tout ce qui n'a pas de rapport à sa conduite & à sa défense nous éloigne de notre but, qui n'est pas d'écrire pour faire imprimer, ni d'imprimer pour gagner de l'argent, mais notre premier dessein rempli, nous voulons en passant, instruire & corriger les mœurs.

La très-fameuse Loge de Mousseaux, pendant que la Grande-Maîtrise fut vacante, était la plus conséquente du Grand-Orient : elle n'était composée

que de ce qu'il y a de plus aimables libertins en France : la jeunesse la plus noble, la plus folle & la plus dissolue du Royaume s'y assemblait réguliérement.

Tout le monde ne sait pas qu'après la tenue du travail, par une fermeture de loge le plus singulièrement imaginée, le Grand-Maître permet aux membres de la Société de se livrer à la gaité ; mais nos lecteurs, qui à présent sont instruits de cette particularité, se formeront sans doute l'idée la plus agréable de celle du duc de Ch—s dans ces circonstances, que de plaisirs qu'il goûtait, non pas comme on a voulu l'insinuer, à l'usage Oriental ; mais seulement les jours de tenue de femmes, sans lesquelles ce très-respectable Maître

ne pouvait, disait il, travailler. Et quel crime y aurait-il pour des disciples de Salomon, d'être tombés dans les erreurs & les faiblesses de ce Roi sage, en voulant mettre en pratique ses principes vertueux ?

Au fauxbourg saint Antoine, est une maison immense connue sous le nom de la Folie-Titon. Ce fut en cet endroit que le duc de Ch—s fut proclamé Grand-Maître, avec toutes les cérémonies extravagantes accoutumées, & toutes les adulations & les fadaises ordinaires & extraordinaires en pareilles cérémonies. Le duc de Luxemb., alors Administrateur général de l'Ordre, se promit & se vanta d'en tirer de grands avantages, malgré la modicité des présens que ce nouveau Grand-

Maître avait faits à l'Ordre, & que ce fut aux dépens des loges réunies que se fit cette grande fête.

Il serait difficile peut-être de juger, sans en avoir fait l'expérience, quelle est la plus agréable, & la plus digne de l'ambition d'un grand homme, de ces deux charges, celle de Grand-Amiral de France, ou celle de Grand-Maître de la Franche-Maçonnerie: nous ne prononcerons point sur cette question; mais nous dirons que le duc de Ch—s se crut bien dédommagé d'être privé de la prémiere, dès qu'il fut pourvu de la derniere. Déchargé d'un fardeau qu'il aurait eu bien du mal à soutenir, malgré le secours de quelques milliers de subalternes, il ne s'occupa qu'à recevoir à l'Anglaise, dans la loge de

Mousseaux ; & n'ayant aucun ennemi à épouvanter, il s'en consoloit & nourrissait son humeur martiale en faisant des frayeurs si terribles aux dindons Récipiendaires, que plusieurs d'entre eux commirent de si grandes incongruités que la loge entiere s'en plaignait plus d'une fois, & fut mise en fuite, au milieu du travail, par les vapeurs désagréables, ou le gaze méphitique, qui saisissait cruellement leurs organes de la respiration. Quoiqu'on en dise, cette charge avait coûté cher au duc de Ch—s, & depuis long-tems elle ne lui avait procuré que quelques scènes risibles, lorsqu'il conçut l'idée de s'en démettre avec avantage ; mais il fallait bien couvrir ses démarches pour réussir à en avoir bonne finance.

D'Abord il lui parut néceſſaire d'aſſocier ſon cher couſin, le comte d'Art., amateur des grandes avantures, au corps dont il était devenu Grand-Maître. Le Comte y aurait conſenti dès la première propoſition, s'il n'en eût craint la publicité & le déſaveu du Roi. Ces ſcrupules furent aiſément levés, & le comte d'Art. augmenta le nombre des dupes de la loge de Mouſſeaux. Sa réception fut ignorée pendant quelque tems à la cour; mais bientôt elle tranſpira, & prêta à rire au roi, qui lui dit en plaiſantant, que la France devait ſe féliciter de voir ſes Princes chercher à s'inſtruire. Des lors il n'y eut plus rien à ménager; l'agrégation du Comte fut publiée, & ſon nom & la date de cette mémorable journée furent

ſolemnellement inſcrits ſur les régiſtres du Grand Orient. On dit que cette cérémonie coûta beaucoup d'argent au comte d'Art. Mais cet article ne ſerait pas de notre reſſort, ſi le duc de Ch—s ne jouait pas un rôle eſſentiel dans cette ſcène.

Ce fut dans le Vauxhall qu'occupait autrefois Torré, que ſe raſſemblerent tous les invités pour procéder à la ſolemnelle reconnaiſſance du nouveau frere. Il n'en couta à ſon Alt. que 32000 liv., dont 2000 furent employes aux frais de la fête ; le reſte entra dans les coffres du Grand-maître, qui, à ce prix, ſe démit généreuſement, & par déférence pour le comte d'Art. ſon ami, du titre de Grand-Maître, &

des honneurs & prérogatives qui sont attachés à cette Charge essentielle.

On reconnait encore à ce trait le bonheur & l'esprit qui accompagnent toutes les actions de son Alt. Sér.

En ce tems-là le duc de Ch—s, animé d'une passion assez ordinaire aux Anglais, que son Alt. Sér. s'efforce d'imiter, s'apperçut qu'un Prince tel que lui ne devait pas rester inactif dans les bornes étroites d'une Capitale, & même d'un Royaume ; qu'il devait au contraire porter tout à la fois sa renommée & sa présence, au moins dans les pays les plus beaux de l'Europe, & sur-tout dans ceux où la volupté était la divinité favorite, à laquelle on élevait des temples & des autels. En vain

voudrait-on faire croire qu'il avait envie de promener le héros, & de se faire encenser dans les contrées où sa conduite passée eut été peu connue, ou un vrai mystère; l'univers entier était alors informé de toutes les circonstances qui rendaient la journée d'Ouessant absolument neutre pour les deux flottes opposées, & personne n'ignorait plus le dégré ou la mesure de gloire qui était légitimement due aux Amiraux à qui les deux plus braves, & les plus respectables Nations de la terre avaient confié leurs intérêts. Ce ne fut dont que la curiosité & le génie Anglais qui décida son Alt. Sér. dans l'option de ce nouveau genre de plaisir. D'ailleurs ce Prince voulait peut-être voir, par sa propre expérience, s'il se

trouvait sur la terre un peuple qui prodiguât aujourd'hui les louanges sans savoir si elles étaient méritées & qui y substituât demain les satires les plus amères sans être encore plus instruit. Il voulait voir par lui-même s'il se trouvait ailleurs qu'à Paris des mercenaires méprisables qui flattassent les faiblesses, & même les vices des Princes : & certes ce motif est digne de toutes sortes de louanges, sur-tout dans un homme qui, dans le sein de sa famille, peut remplir tous ses souhaits, sans s'inquiéter même de l'œil pénétrant de la critique.

Le Prince voulut commencer ses erreurs par l'Italie : la somme qu'il destina aux frais du voyage, ne diminua

rien de celles destinées à des usages essentiels : elle était le produit des gageures que son Alt. Sér. avait gagnées par l'habileté de Parkner & Adamson, ses deux jocqueis, & du fauteur & du vigilant ses deux braves coursiers.

Son départ une fois fixé, il en fit part à la Duchesse, son épouse, qui n'apprit cette résolution qu'avec la plus vive douleur, elle employa, mais en vain, toute l'éloquence de l'affection la plus tendre : la fermeté du Prince y fut aussi inflexible que le fameux Ulisse le fut aux larmes de Pénélope.

Son Alt. Sér. alla ensuite à Versailles, non-seulement pour remplir une formalité d'usage & de devoir, mais encore pour savoir si l'Etat & le Roi con-

feroient à l'absence d'un Prince tel que lui, qui pouvait être employé très-utilement à la gloire & à l'avantage de l'un & de l'autre. Il s'y rendit donc en diligence, s'inclina devant Sa Majesté, & lui baisant respectueusement la main, lui demanda la permission de s'absenter pour quelque tems. Le Monarque le reçut assez froidement, & lui repondit à-peu-près en ces termes, après un moment de silence & de réflexion : j'ai un Dauphin : Madame peut être grosse : M. le comte d'Art. a plusieurs Princes ;—vous pouvez faire ce que vous voudrez,—je ne vois pas en quoi vous pouvez être utile à la Patrie : ainsi partez quand vous vou-

drez, & que votre retour s'exécute quand bon vous semblera.

Cette réponse à parler sincérement était conçue dans des termes trop complaisans pour flatter l'amour-propre d'un Prince qui se croyait utile malgré son peu de succès au combat d'Quessant. Mais le grand homme sait supporter & mépriser même les disgraces les plus dures. Le duc de Ch—s retourna à Paris, très-peu affecté, fit les préparatifs de son voyage, & s'associa pour compagnons le duc de Fitzj. & le trop fameux prince Guém. Ce dernier comme on sait prit la liberté de faire une banqueroute frauduleuse, par laquelle il ruina plus de six cens familles honnêtes qui ne se seraient jamais doutées, lorsqu'elles porterent leurs

fortunes, dans les coffres de ce Prince, qu'il fût capable de pareilles bassesses, ou qu'il pût les commettre impunément.

Quelque tems avant son départ le duc de Ch—s, qui est assez amateur des originalités, institua Md. la comtesse de Genlis, non pas institutrice, mais bien instituteur des princes ses enfants. Quoique les écrits de cette Comtesse ressentent assez le mâle, ou au moins le genre neutre, le chevalier de Bonad, sous-gouverneur, ne trouva pas cette institution légale; à tous autres égards, & en toutes autres circonstances, il aurait sans doute cédé volontiers l'avantage à Md. de Genl., mais en celle-ci il crut devoir donner sa démission, qui fut acceptée; & Md. de Genl. resta Gouverneur des Princes,

tandis que M. de la Har—— eut l'emploi de sous-gouvernante en faveur des soins qu'il avait pris, à ce que disent quelques méchantes langues, de composer & de corriger, sous les yeux & le nom de Md. le Gouverneur des Princes, les petites Comédies puériles attribuées à cette Dame par ledit sieur de la Har. & son imprimeur. Un plaisant s'avisa même de parodier une épigramme faite à ce sujet contre Md. de Genl. par la réponse suivante.

Aujourd'hui prude, hier galante ;
Tour à tour folle & docteur :
Genl., douce Gouvernante,
Deviendra dur Gouverneur ;
Mais toujours, femme charmante,
Saura remplir son destin :
On peut bien être pédante
Sans cesser d'être Cat.——

Le couplet suivant, fait contre cette même Gouverneur, est encore bien plus méchant.

Aux Princes, Genl. doit, dit-on,
du Reversi donner leçon :
c'est de sa politique,
Eh bien !
une fine rubrique :
vous m'entendez bien.

Ces Elèves bientôt instruits,
s'amusans les jours & les nuits,
pour peu que le jeu donne,
Eh bien!
Le mettront à la Bonne,
Vous m'entendez bien.

Mais sortons bien vite de ces calomnies infâmes, & gardons le silence sur toutes celles que l'envie de ses semblables a vomies contre elle; & passons rapidement au voyage du duc de Ch——s.

Son Alt. Sér., ayant pourvu à l'éducation des Princes, fit à sa tendre épouse les adieux les plus touchans, & les promesses les plus fortes de lui être toujours fidele, après quoi il partit pour l'Italie.

La Nation Françaiſe eſt composée, de même que toutes les autres, de deux classes d'hommes : la premiere renferme les gens occupés ; la seconde est formée de gens oiſifs. Les premiers attentifs à leurs intérêts, ne s'occupent d'aucun objet étranger : les derniers, toujours pleins d'ennuis, cherchent à alléger ce désagréable fardeau par la curioſité qu'ils nourriſſent de tous les objets conſéquens ou frivoles qui ſe préſentent ; le ſon des cloches, le bruit du canon, les cris d'une femme, les aboyemens d'un chien le font ſortir ſubitement d'une eſpèce de léthargie, & avant de s'être informé de la cauſe de ſon réveil, ſon imagination lui préſente la pompe funèbre de quelque Potentat, la naiſſance d'un Prince, ou la nouvelle de quelque

victoire ; les débats comiques de quelque harangere, ou la correction qu'un mari donne à sa femme ; ou enfin, des chiens qui s'entre-mordent, ou qui viennent de recevoir des coups : mais dès que ces évènemens ne se succèdent pas avec rapidité, il faut nécessairement que cette curiosité trouve une autre nourriture. Chaque oisif, en cette cruelle circonstance, se croit en droit de jetter les yeux sur la conduite de son prochain, & d'en porter son jugement à sa fantaisie, & comme en bon Chrétien, il se met de niveau avec tous les hommes, le Roi, le Prince, le Docteur, le Financier, le Manan, le prochain enfin devient l'objet de son unique occupation. Voit-il les choses sous un point de vue favorable, son plaisir est

extrême, une gaité bruyante l'annonce, ses applaudissemens d'éclats achevent de peindre sa satisfaction.

L'homme occupé est au contraire presqu'indifférent aux plus grands évènemens, si son intérêt & le bien public n'y sont pas intéressés : aussi son jugement moins précipité, est conséquent ; mais en général il ne jette jamais un œil curieux sur la conduite des Grands : peu lui importe, par exemple, qu'un duc de Ch—s existe, ou qu'il n'existe pas, qu'il agisse bien ou mal à l'égard de ses maîtresses ; il n'est pas plus touché des éloges outrés que ce Prince a reçus, que des calomnies dont il a été noirci ; & pour finir, en un mot, il ne se soucie pas plus de no-

tre Apologie, que le Kain des Tartares se soucie de ce pauvre M. de Graſſe, de triſte renommée.

D'après ce que nous venons de dire, peut-être hors de propos, il eſt aiſé de deviner dans quelle claſſe de la Nation Françaiſe il faut chercher les détracteurs du duc de Ch—s. Mais il ne ſerait pas auſſi facile de deviner comment ils alimentèrent leur noire envie, leur perfide calomnie, leur haine injuſte lorſque le Prince fut parti. Un bon Logicien va nous dire que, certainement, la cauſe n'exiſtant plus, les effets devaient également ceſſer. Cependant tout le contraire arriva. On exécuta, pour ainſi dire, ou plutôt on martiriſa ſa mémoire en effigie ; & le lendemain de ſon départ on trouva, ſur la porte

du Palais-royal, le placard infâme dont voici une copie fidèle.

Il eſt parti ce Prince ingrat, injuſte,
qui verſe en ce ſéjour l'amertume & l'horreur !
Il eſt parti ! Venus, Déeſſe auguſte,
écarte ſon retour ! c'eſt celui du malheur.

Du pur ſang des Bourbons, ce monſtre a-t-il pu naître ?
lui qui montra toujours un cœur faux, déloyal ?
L'homme le plus abject, eſt plus que ſon égal.
Aux traits de ſa figure, peut-on le méconnaître ?

D'aucun de cette Race a-t-il donc l'apparence ?
Sa démarche eſt ignoble, ſon air bas & rampant.
Auſſi reconnaît-on le héros d'Oueſſant,
dans un Prince du Sang le plus noble de France.

Puiſſent les trois furies le ſuivre en ſon voyage !
Qu'elles guident ſes pas aux rives du Cocite ;
que Cerbere & Minos, puniſſent ce Therſite,
aient de nouveaux droits à notre juſte hommage !

Mais ſi par un deſtin, qui ne ſe conçoit pas,
Il revenait jamais aux bords de notre terre,
Puiſſe quelqu'ennemi lui donner le Trepas,
& le priver enfin de la douce lumiere,

Ce fut ſans doute une mortification bien cruelle pour la ducheſſe de Ch—s, que de voir & de lire ce placard, qu'on eut l'imprudence de lui remettre, au lieu de lui cacher, par humanité, cette preuve de la haine mortelle que l'on portait au Prince ſon époux. Mais cette vertueuſe Princeſſe ſe contenta de gémir, & de deſirer un changement heureux dans l'opinion des oiſifs, & dans le caractère de l'objet de leur haine. En conſéquence elle ne fit faire aucune recherche ſur les auteurs de cet infâme placard.

Les ennemis du duc de Ch—s attribuerent pour lors à la crainte ce qui était l'effet d'une ſage & pieuſe modération, & adreſſerent à la ducheſſe les couplets ſuivans, qui forment un Pot-

pourri aussi sot, aussi mauvais qu'il est noir & calomnieux.

COUPLETS

SUR SON ALT. INDIGNISSIME,

MONSEIGNEUR LE DUC DE CH—S.

Air : *Des Bourgeois de Chartres.*

D'OUESSANT, la nouvelle
est venue à la Cour :
ton Epoux infidele,
nous vantait son retour :
je reviens sur les pas,
dit-il, de la victoire ;
de laurier je suis couronné ;
est-il mortel plus fortuné ?
ah ! pour moi quelle gloire.

Air : *Du haut en bas.*

La Renommée,
En ſon récit plus véritable,
la renommée
nous inſtruit à point nommé,
que de Ch—s était coupable ;
& n'eſt-elle pas bien croyable,
la renommée ?

Air : *De la Fête de bonnes-gens.*

Louis qui de ſon Thrône,
entendit tout ce diſcours,
dit : c'eſt à ma Couronne
faire un affront pour toujours.
Si mon couſin eſt un lâche,
qu'il s'éloigne de mes yeux,
qu'il aille laver ſa tache,
qu'il s'écarte de ces lieux.

Air : *De la Béquille du pere Barnaba.*

Avec pompe & fracas,
à la Cour il arrive ;
le Courtisan, tout bas
disait, dans sa joie vive,
pour ce sabre qui brille
ne lui faudrait-il pas
bien mieux une béquille
du Pere Barnaba.

Air : *Des Bourgeois, &c.*

Que m'importe la gloire ?
disait-il en son cœur :
on rit de ma victoire,
f— de la valeur :
je consulte bien moins
mon honneur que ma bourse :
graces à mes jocqueis fameux,
dans mes Paris toujours heureux,
je l'emporte à la course.

Air : *de Génevieve.*

Approchez tous, & qu'un chacun m'é-
coute
dit le Héros, baillant à Opéra ;
j'ai tout battu, & l'Anglais me redoute ;
Keppel a fui ; le croira qui voudra :
qu'on rende hommage,
à mon courage,
l'Anglais de moi toujours se souviendra.

Air : *des deux Chasseurs & la Laitiere.*

Les Cat.— en firent la fête ;
On dansa au Palais-royal :
Les sots au bruit de la conquête,
criaient au Héros sans égal,

mais la nouvelle de la guerre,
répétait la nuit & le jour,
il a vendu la peau de l'ours,
Sans l'avoir pu jetter par terre. *bis*

Air : *Rli, rlan.*

Dans Paris l'on vit ſon Alt.—
pour ſe venger de tous ces cris,
mettre ſottiſe ſur faibleſſe,
recevoir projet & devis ;
au lieu d'abbattre des murailles,
en elever ſur nouveaux plans,
Rli, Rlan,
& ſe f— de la canaille,
Rlan, tan plan, tambour battant.

Air : *La plus belle promenade.*

Grace à Dieu, dans l'Italie,
il eſt allé voyager :
mais le peuple ne l'oublie,
& veut toujours en parler !
Il le déteſte de ſorte
qu'il dit, dans ſon ſouvenir,
que le diable l'emporte,
c'eſt notre plus grand deſir.

Ces couplets ne firent pas une impreſſion moins vive ſur le cœur de la Princeſſe, que ne l'avait fait le placard qui les précéda : mais le même ſilence & la même modération de ſa part firent ceſſer ces écrits odieux. Les ennemis du duc de Ch—s continuerent leurs imprécations tacites ; mais ceſſerent de chagriner la ducheſſe.

Pendant ces circonſtances, Monſeigneur & ſes aſſociés marchaient à grandes journées, pour arriver en Italie. Un accident qui leur arriva dans les Alpes, manqua mettre fin à leur voyage. Leur voiture vint à verſer ; le Prince fut légerement froiſſé, le bruit courut qu'il s'était caſſé la cuiſſe ; ſes ennemis ſouhaiterent qu'il ſe fut caſſé le col. Cet accident à été rapporté de pluſieurs maniéres dans les gazettes : mais dans le vrai, il n'eut point de ſuite, & Monſeigneur parcourut, ſain & ſauf, l'Italie.

En vain voudrait-on nous faire croire que ſon Alt. Sér en eſt revenue comme preſque tous les Anglais qui viſitent cette belle partie du monde, c'eſt-à-dire, ſe ſouvenant pour tout avantage d'y avoir bu, mangé, dormi & ſacrifié à toutes

ſortes de débauches ; d'avoir perdu même le nom de vertu, & d'en avoir rapporté tous les vices. Nous avons ſur le caractere, ſur le cœur, ſur l'eſprit & les connaiſſances du duc de Ch . . . s, une opinion trop avantageuſe pour former de tels ſoupçons ; il y a au contraire, tout lieu de croire que ſon Alt. Sér. ne manqua pas de viſiter, & de payer le tribut d'admiration due à la fameuſe Académie-royale de peinture à Rome, & la curioſité peut fort bien l'avoir porté à viſiter les plus célèbres courtiſannes vivantes de cette Capitale, après avoir rendu ſon hommage au Pape, & aux marbres froids de l'antiquité. Car ſi les reſtes des monumens de cette antiquité méritent encore notre admiration, ils n'éteignent pas pour

cela les ſenſations délicieuſes que produit en nous la vue d'un ſexe qui par tout parait charmant à l'homme, & qui l'eſt vraiment plus en Italie, qu'en aucune autre partie du monde : ajoutez à cela, qu'aux charmes les plus ſeduiſans, les femmes y joignent les paſſions les plus vives, & conſéquemment tous les rafinemens de la lubricité la plus ardente. Heureux & trois fois heureux le duc de Ch... s de n'avoir pas fourni à ſes ennemis la cruelle ſatisfaction de pouvoir annoncer qu'il eſt devenu la victime des faveurs empoiſonnées de la Vénus proſtituée de l'Italie, fl.au le plus mortel dont la Divinité irritée ait puni les hommes ; ou que la vengeance de quelque femme mépriſée, contre ſon

Alt. Sér., n'ait point plongé le poignard dans le ſein de ce Prince, ou caché la mort dans ſa nourriture & ſa boiſſon. On dit cependant qu'il lui arriva à Modène, en revenant en France, une aventure aſſez tragique, que nous allons raconter le plus ſuccinctement qu'il nous ſera poſſible.

M. le duc de Ch . . . s, étant à Modène, entendit parler d'une courtiſanne célèbre, dont les charmes étaient divins, la voix enchantereſſe, la converſation vive, gaie, ſpirituelle, & dont l'art, dans ſa profeſſion, touchait, au dernier degré où une put— & un débauché pouvaient prétendre. Son Alt. qui, malgré ſa grande curioſité, n'avait rien trouvé qui ne lui fît regretter les charmes de ſa tendre & fidèle épouſe,

s'imagina d'après la peinture qu'on lui avait faite de cette Laïs, que pour le coup, il allait ſe trouver avec le phénix de la luxure, entre les bras de cette Circée.

Accompagné d'un Gentilhomme, affidé & inſtruit de ſon humeur, il ſe préſenta à l'entrée de la nuit, en catogan, ſans épée, & dans l'uniforme inventé par ſon cher Genl., & qui eſt tant à la mode aujourd'hui: il ſe préſenta, diſons-nous, & entra dans le Palais enchanté: & s'addreſſant à la Princeſſe, il lui tint ce diſcours :—Vous voyez à vos pieds, illuſtre et fameuſe Princeſſe un humble Chevalier errant qui ferait trépaſſé dans les plus cuiſans regrets, s'il eût quitté l'Italie ſans en avoir ad-

miré la plus rare merveille, & ſans avoir laiſſé ſur votre autel, une marque de ſon hommage & un *ex dono* qui perpetue à jamais la mémoire des faveurs inſignes qu'il ſe propoſe d'obtenir de votre divinité, par ſes vœux. Ce tendre diſcours, accompagné de geſtes ſignificatifs, fit naître à l'inſtant, dans le cœur de la courtiſanne, non pas de l'admiration ni de l'amour, mais bien l'eſpérance de charmer Monſeig.; elle lui fit l'accueil le plus gracieux, & les vives careſſes ſervirent de prélude à un repas fin & délicat s'il s'en trouve de tels en Italie.

Quoiqu'il en ſoit le ſouper parut très agréable au Prince. Des charmes, de la voix, & la juſteſſe des accens de la courtiſanne, attendrirent ſon Alt. Sér.,

qui n'entendait rien des couplets dont on lui adressait les louanges. L'ivresse du plaisir, d'accord avec le vin perfide d'Italie, fit perdre les forces au duc de Ch—s : on le mit sur un lit, ou le repos succéda bientôt au bonheur qu'il venait de goûter.

Ce qu'il y a de certain, dit-on, c'est que son Alt. Sér. se leva, bien fatigué, le lendemain matin, & impatient de retirer ses gens d'inquiétude, il allait sortir avec précipitation, lorsque sa compagne l'arrêta, & lui dit qu'indépendamment de la dépense, & des travaux déjà faits, il lui revenait encore un tribut d'usage, & qui se payait sans doute en France comme à Modéne, aux femmes qui faisaient commerce de prê-

ter leurs appas, & de les livrer même à la volonté des curieux : & je m'imagine qu'à Paris comme ici, les put— ont des amans, des caprices, des ſouteneurs de leurs charmes & de leurs droits ; au moins en avons-nous en Italie, toujours prêts à exécuter nos ordres ; à dépouiller, mutiler, aſſaſſiner même les objets de notre jalouſie & de notre haine, ainſi que ceux qui négligeraient de nous ſatisfaire ou de leurs perſonnes ou de leurs bourſes.

Le ton affirmatif, dont ce diſcours fut prononcé, ne déconcerta pas le duc de Ch—s ; il ne pouvait croire que tant de charmes ſerviſſent d'enveloppe à tant d'horreur, il crut appaiſer cette furie en lui diſant avec un ſourire gracieux : mais dis-moi donc, l'enfant, n'as-tu pas

été bien payée de m'avoir possédé dans tes bras, moi, duc de Ch—s, moi, Prince du Sang des Bourb. ? Je ne me soucie guères de ce que tu es, lui répliqua-t-elle, je t'ai reçu comme j'aurais reçu ton laquais : chez nous autres, princes, valets, cardinaux, capucins, magistrats & savetiers, sont également bien venus & fêtés, mais tous, avant de sortir, doivent payer d'une maniere ou d'autre.

Ce dernier propos humilia son Alt. Sér. qui, le visage animé plus qu'à l'ordinaire, allait répliquer vivement, lorsque la beauté Modenaise s'en étant apperçu, frappant seulement des mains, fit sortir d'un cabinet voisin, sans aucune magie, quatre braves à mine patibulaire qui, gardant le silence le plus profond, &

fixant la beauté, n'attendaient qu'un feul figne pour fe faifir du duc de Ch—s, qui eût fans doute préféré le bruit, le feu & le danger du combat d'Oueffant, à la fcène qu'il avait fous les yeux. Revenu de fa premiere furprife, il dit, avec beaucoup de ménagement, à la prêtreffe de ce temple infâme, qu'il avait voulu s'affurer par lui-même de la vérité de la bonne politique des courtifannes d'Italie : & pour en marquer fon approbation il la paya généreufement. Au même inftant cette femme, pour lui prouver fa reconnaiffance, fit verfer du vin à fes quatre braves, prit un verre elle-même & but de compagnie avec fes affaffins, à la fanté du duc de Ch—s, & le reconduifit enfuite jufqu'à la porte. Jamais pareille fcène ne fe ferait paffée

dans un bord—de Paris, ſon Alt. Sér. y aurait certainement été reconnu & reſpecté ; mais ces filles d'Italie n'ont aucun égard pour les Alt. Sér. Françaiſes : elles diſent toutes, comme un Empereur de leur Rome, ſi de l'honneur ſans le profit : c'eſt même leur deviſe.

Enfin le duc de Ch—s n'eut rien de plus preſſé que de revenir dans ſa chere patrie. Tout le peuple de Paris fut bien ſurpris de voir que ce Prince n'avait ſuccombé ni aux fatigues d'un long voyage, ni aux atteintes du vice · ſes ennemis furent tres-mortifiés de le voir de retour ſain & ſauf.

A peine ce Prince fut-il arrivé au Palais-royal, & qu'il eut embraſſé ſon épouſe ainſi que le duc de Val—, qu'il

vola à ſon nouveau bâtiment; d'ailleurs il avait puiſé le goût de l'excellente architecture en Italie, & il voulait comparer ce qu'il faiſait faire avec ce qu'il avait vu. Les ris, les graces & les plaiſirs de tous les ſpectacles occupent tous les momens que ſon Alt. Sér. ne donne pas à ſes bâtimens; & ſait concilier ſa ſatisfaction avec ſes intérêts.

Un intérêt ſordide, dit-on, s'eſt emparé du duc de Ch—s, & lui fait faire des actions indignes d'un honnête homme: En voici, continue-t-on, un trait aſſuré dont l'authenticité eſt conſtatée.

Au mariage des Princes, il eſt d'uſage que le Roi accorde, pour préſent de nôces, une ſomme de 150,000 liv. Le

duc de Ch—s fit demander cette ſomme à ſon pere qui l'avait reçue pour lui. Le duc d'Orl. qui avait dépenſé 800,000 liv. au mariage de ſon fils, répondit qu'il croyait avoir amplement ſatisfait aux intentions du Roi. En conſéquence il fit aſſigner ſon pere: quelques jours après il alla voir Mad. de Mont. qui lui repréſenta combien ce procédé était indécent; & lui dit que le duc d'Orl. n'avait point d'argent, & lui préſenta en même tems ſes diamans, pour gages de la ſomme qu'il réclamait, & dans le fait les lui envoya pour faire ceſſer toute cette déſagréable procédure. Le duc d'Orl., inſtruit de la généroſité de Mad. de Mont. fit tout ſon poſſible pour trouver la ſomme, & lui renvoya ſes diamans. La conduite du duc

de Ch—s, dans cette circonſtance, ne pourrait-elle pas être conſidérée comme dictée par l'intérêt paternel qu'il prend au bien de ſes enfants ? C'eſt au lecteur impartial à porter ſon jugement ſur cet article, comme ſur les autres.

Juſtifiez donc le duc de Ch— s du fait que je vais vous raconter, nous dit un ennemi déclaré de ſon Alt. Sér. Il n'y a pas long tems que le duc de Ch—s, voulant étaler le faſte qui lui eſt ſi naturel, eut envie d'une paire de boucles à pierres, faites dans le dernier goût : il fit venir ſon Bijoutier ; vit pluſieurs modèles ; choiſit celui qui lui plaiſait davantage, & convint de la qualité des pierres qui feraient miſes en œuvre, & tomba d'accord à 24,000 liv.

Le Bijoutier prit fur le champ des engagemens avec un riche Lapidaire, & établit les boucles en très-peu de tems. Auffi-tôt il fut les porter au duc de Ch—s qui, réfléxion faite, fe repentait de fon accord, & cherchait le moyen de le rompre. En voici un qui fe prefenta à propos, lorfqu'il vit les boucles: elles font affez belles, dit-il à l'ouvrier, les pierres font bien les mêmes que j'ai demandées, mais l'ouvrage eft lourd & mal exécuté, je ne puis les recevoir. Le marchand eut beau employer toute fa rhétorique, il fut forcé de remporter chez lui fes boucles, fon trouble & fon défefpoir. Son plus grand chagrin fut l'impoffibilité où il allait fe trouver de remplir les engagemens qu'il avait pris.

Enfin, d'apres les confeils de fa femme il retourna au Palais-royal, & il peignit au duc de Ch—s tout fon défefpoir, lui fit envifager la ruine qui le ménaçait. Son Alt. parut touchée, & profitant de la circonftance, propofa généreufement au Bijoutier défolé, la fomme de 18,000 liv. pour les boucles. Le marchand y confentit en lui affurant qu'il facrifiait fes propres fonds pour remplir les engagemens qu'il avait contractés : par cet arrangement, le duc de Ch—s devint poffeffeur defdites boucles, qui lui couterent, il eft vrai beaucoup moins que leur valeur intrinféque.

Un Seigneur étranger, Ambaffadeur en France, les voyant aux pieds de fon Alt. Sér., les admira & les loua beau-

coup : le duc de Ch—s convint qu'elles étaient effectivement belles, que cependant elles ne lui convenaient pas, & qu'il était décidé à s'en défaire. L'Ambassadeur goûta la proposition du duc de Ch—s, & lui proposa d'en devenir l'acquéreur si cela lui faisait plaisir : le duc de Ch—s y consentit, & la conclusion fut que le Prince étranger lui payerait la somme de 24,000 l. prix que les boucles lui avoient couté.

Vous vous attendez, continua la personne qui nous racontoit cette anecdote, que son Alt. Sér. pour justifier le proverbe qui dit : il a l'ame d'un Prince, restitua, sans doute, au Bijoutier les 6000 liv. qu'il avait reçues au-dessus du prix qu'il avait payé ; mais

vous vous trompez grossiérement. Ecoutez-moi jusqu'au bout sans m'interrompre.

Le Prince étranger voulut un jour de cérémonie se parer de ses superbes boucles ; mais malheureusement il se trouva qu'elles le blessaient, & pour remédier à cet inconvénient, il alla de suite chez le duc de Ch—s le prier de lui indiquer le Bijoutier qui les avoit faites. Son Alt. sans penser aux suites de cette affaire, donna à son Excellence l'adresse qu'elle avait désirée. L'Ambassadeur se transporta chez le Bijoutier ; à peine lui présente-t-il les boucles, que l'ouvrier, poussant un profond soupir, dit, voilà des boucles qui me coutent bien cher, — je voudrais bien ne les avoir jamais entreprises, ni

vendues! Son Excellence étonnée de l'apostrophe, fit quelques questions, & apprit avec surprise que les boucles n'avaient couté au duc de Ch—s que 18,000 liv., & qu'il avait gagné sur lui 6000 liv. En conséquence il apprit au marchand la maniere dont les boucles étaient passées en sa possession, & lui conseilla de retourner auprès de son Alt. Sér. qui sans doute lui restituerait les 6000 liv. qui dévaient equitablement lui revenir. L'espérance la plus flatteuse porta la consolation dans le cœur de ce pauvre artisan, il alla, avec la plus grande confiance, annoncer à M. le duc de Ch—s l'information qu'il venait de recevoir—mais son Alt. Sér. lui répondit avec le plus

grand sang froid : notre convention définitive a été que je vous payerais 18,000 liv., vous les avez reçues,— que vous importe ce que j'ai fait d'une chose devenue ma propriété ? retirez-vous. L'infortuné se retira en effet la rage dans le cœur ; & ne pouvant se venger autrement, rendit publique cette anecdote, par laquelle il crut diffamer son Alt. Sér., ou justifier au moins la réputation qu'il a d'être animé d'un intérêt sordide. Mais que l'on examine, sans aucun esprit de partialité, la conduite du duc de Ch—s dans cette occurrence ; on ne peut l'accuser tout au plus que d'un peu de fermeté dans le caractère ; car si son action est blâmable, depuis le Roi jusqu'au marchand d'allumettes tous meritent le

même blâme, car l'un comme l'autre vend tout ce qu'il vend plus cher qu'il ne l'a acheté, quand il le peut: en agir autrement ferait être dupe: la nécessité seule détermine à des pertes volontaires.

Ce fut quelque tems après cette aventure que le duc de Ch—s entreprit un voyage pour Londres, dans le dessein sans doute de voir les braves gens qui l'avaient si bien chauffé à Ouessant, ou d'y acheter des chevaux propres aux courses ou bien de faire des Paris aux courses de New-Market, & autres endroits. Les compagnons qu'il choisit cette fois ne furent point le Prince Guem, ni le comte de Genl., ni le duc de Fitz-j: il devait à ce dernier quelque dédommagement pour les som-

mes qu'il lui avait gagnées au jeu, & dont Mad. de Fitz-j. avait fait la réclamation auprès de Sa Majesté.

Le bonheur accompagna encore le duc de Ch—s dans cette incursion en Angleterre : Il y gagna des sommes immenses, & l'on peut dire que s'il ne remporta sur les Anglais aucun avantage dans le combat d'Ouessant, il peut au moins se vanter de les avoir battus, vaincus & dépouillés au jeu. Ses ennemis, à cet égard, prétendent qu'il sut soumettre le hasard à sa volonté : mais pourquoi ne pas convenir qu'il y a des personnes qui tiennent cette divinité comme enchainée à leurs caprices. Et puis n'importe comment on bat son ennemi ; si les ruses de toute espèce sont permises à la guerre ; quelle guer-

re est plus cruelle que celle que se font les miserables joueurs les uns aux autres.

Les richesses, dont son Alt. Sér. avait dépouillé ses ennemis, fournirent aux nouveaux frais de bâtisses, de ses courses, de ses parties de paume, seuls exercices dignes d'un Prince, sur-tout quand il n'est pas occupé de l'art & des travaux de la guerre: car on ne pourrait pas prétendre, en toute équité qu'un Prince s'occupât des études, des sciences si fort en vogue en ce siécle: ce n'est pas cependant que le Duc de Ch—s les ait négligées; bien au contraire, & nous nous faisons un vrai plaisir de dire qu'il fut un des Princes qui encouragerent davantage les travaux du sieur Blanchard, auteur d'un

vaiſſeau volant, & ceux de quantité d'autres Phiſiciens, tels que MM. de Montgolfier, Charles & Robert. Cet amour pour les Sciences & pour les Savans, & ſes préſens en leur faveur, le lavent preſqu'entiérement de l'imputation qu'on lui fait d'être un ignorant, dans toute l'étendue du terme.

Peut-être le duc de Ch—s aura t-il l'avantage de déſabuſer par la ſuite, avec autant de ſuccès, le peuple de la Capitale & de toute la France, ſur tous les autres vices qu'on lui prête, & qu'il ne ſera plus le but des ſarcaſmes & des ſatires les plus indécentes, en voici une qui fut faite contre ſon Alt. Sér. pendant le mois de juin au bal de l'Opéra ; où ſe trouvaient M. & Mad. la comteſſe du Nord, la Reine & Mon-

ſieur, ainſi que le Roi & toute la Famille Royale; ce fut au moins en préſence de bonne compagnie. Son Alt. Sér. étant venue au même bal, ſans maſque ni domino, cauſait avec une fille près de la Reine; un certain maſque noir vint ſe mêler de la converſation: le duc de Ch—s déſaprouvant cette familiarité, lui-dit: eſt-ce que vous ne me connaiſſez pas? Pardonnez-moi, reprit le maſque, vous vous étes trop bien *démaſqué*. Ce propos, il eſt vrai, eſt on ne peut pas plus piquant, cependant ſon Alt. dut ſe contenir, ne ſachant pas quel était ce maſque témeraire qui pouvait être une perſonne très-haute & très-puiſſante, ou très-baſſe & très-mépriſable. Cependant ſon Alt. le ſuivant des yeux, le

masque continua de regarder le Prince avec une assurance imposante: son Alt. en fut plus embarrassée qu'auparavant, & cessa de le suivre: le masque alors s'est éclipsé.

En voici une autre: M. le duc de Ch—s ayant perdu le procès qu'il avait contre la Ville, on le chansonna encore sur un air d'Albanèze.

Air: *Et qu'est-ce que ça me fait à moi?*

Que Ch—s après une bataille,
perde un procès aujourd'hui:
qu'entre les Français & lui,
il éleve une muraille!
Qu'est-ce que ça me fait à moi?
qu'on le honnisse & le raille:
qu'est-ce que ça me fait à moi:
quand je chante & quand je bois?

Enfin en voici une troisieme : M. le comte d'Art. & M. le duc de Ch—s avaient pris ſur eux le ſoin d'inſcrire les noms des perſonnes qui rendraient viſite le jour de l'an, au Roi & à la Reine ; & pour mieux les diſtinguer ils avoient diviſé le cahier des viſites des Dames en quatre colonnes, ſavoir : Belles, Paſſables, Laides, Abominables. Mad. de Fl. fut rangée dans la dernière colonne, & en ſortant de chez la Reine, elle jetta un regard curieux ſur le cahier, & y vit l'épithete que les Princes avaient donné à ſon nom. Quelque tems après ſe trouvant chez le duc de Ch—s, celui-ci éleva une légere diſpute avec ſa compagnie, ſur le ſignalement d'une perſonne.

Mad. de Fl. saisissant avec plaisir l'occasion de se venger, dit, avec beaucoup de tranquillité: il ne faut pas contredire Monseigneur en cette circonstance, il connaît beaucoup mieux les signalemens que les signaux.

Quoique l'on ait dit & écrit jusqu'à ce jour, contre le duc de Ch—s, son caractere ferme lui a toujours conservé la plus profonde tranquillité: sa propre conscience le juge sans doute avec plus d'indulgence que le Public qui ne peut pénétrer que bien peu dans les vues de son Alt. Sér.: & qui par conséquent peut prendre des vertus pour des vices, & des actions très-réflechies pour des folies. Au reste la conduite future de ce Prince donnera de nouvelles preuves de la solidité des

jugemens qui ont été hafardés, fur fon compte, jufqu'à ce jour.

En attendant que quelque circonftance favorife nos fouhaits de voir fon Alt. mériter l'eftime & l'amour même de fes adverfaires, nous ofons affurer que le feul défaut dont nous croyons ne pouvoir le juftifier, eft celui du libertinage porté à des bornes peut-être trop éloignées. En vain dirait-il qu'en ce point il fuit les traces des plus grands Empereurs Romains, & furtout celle d'un grand Roi dont il eft iffu : lorfqu'il aura eu la tête couverte de lauriers que ces héros ònt mérités, & à l'ombre defquels ils ont joui des plaifirs de la vie, on lui permettra de fe livrer aux mêmes faibleffes ; & dans

le cas où il ne les couvrirait pas du voile de la décence & de la pudeur, le peuple reconnaissant aura l'indulgence de n'ouvrir les yeux sur lui que pour voir le héros.

Résumons, & voyons si les autres reproches faits au duc de Ch—s sont fondés ou non.

Ses détracteurs ont avancé qu'il était mauvais mari. Rien ne prouve cette imputation ; au contraire tout la dément : sa vertueuse épouse, qu'il trouve lui-même la femme la plus aimable qu'il aît jamais connue, détruit à cet égard le jugement des ennemis du duc de Ch—s.

On reproche à ce Prince d'être mauvais pere : encore un autre jugement inique, rien de plus tendre que le duc

de Ch—s, pour ſes enfans, & le public eſt témoin du plaiſir qu'il prend à les amuſer lui-même & à les promener. Le ſeul reproche qu'il mérite à l'égard de ſes enfans, c'eſt d'avoir confié leur éducation & leur inſtruction à des gens incapables & indignes d'un tel emploi.

Le duc de Ch—s eſt, diſent ſes ennemis, un gendre ambitieux & perfide. En ſollicitant la Charge de Grand-Amiral de France nous ne voyons pas qu'il ait commis une perfidie, s'il a fait tout ce qu'il a ſu & ce qu'il a pu pour la mériter, ſon ambition eſt louable.

Ce Prince, dit-on calomnieuſement, a cauſé la mort de ſon beau-frere. La vérité dit que les plaiſirs goûtés ſans ménagement, ont empoiſonné ce Prince.

C'eſt un frere ingrat & lâche, s'écrient les mêmes gens ; & cela par rapport à ſon inaction dans l'affaire de Mad. de Bourb. Ce reproche, ainſi que nous l'avons prouvé, n'eſt pas mieux fondé que les précédens.

C'eſt un Banquier de jeux de haſard ; ſi c'eſt un crime à la mode, il doit paſſer.

C'eſt un entrepreneur de bâtimens : nous avons ouï dire ſouvent que bâtir était une folie, ja mais on ne nous a dit que c'était un vice ou un crime.

C'eſt un Marchand de boucles, un Brocanteur ; mais le commerce reçoit chaque jour de nouveaux encouragemens, pourquoi voulez-vous y mettre des entraves dans les mains d'un

Prince plus capable qu'un autre de le faire fleurir.

Enfin, ses infâmes ennemis disent : c'est un avare méprisable, dévoré par une soif insatiable d'acquérir. L'avare il est vrai, emploie toutes sortes de moyens pour acquérir ; mais son plaisir unique est d'entasser ses richesses & d'en voir augmenter la masse. Les bâtimens seuls que le duc de Ch—s a fait exécuter & l'épuisement de ses finances, la nécessité où il a été de solliciter un emprunt en rentes viageres, le justifieront à l'égard de cette inculpation dans l'esprit de toutes les personnes que de sots & d'injustes préjugés n'ont pas privées du sang commun.

On va sans doute actuellement nous demander quel motif nous a déterminé

à entreprendre cette apologie ; vous avez sûrement reçu de l'argent, ou quelque faveur du duc de Ch——s ? Point du tout, nous n'avons besoin ni du trésor ni de la protection de ce Prince : nous formons une société de gens libres, & indépendans de toute autorité, dès que nous avons payé notre capitation ; car nous ne faisons jamais ni bruit, ni procès, ni dettes ; nous prenons plaisir à dire & à défendre la vérité, parce que nous savons que nous vivons sous un Roi auprès duquel elle peut pénétrer, même toute nue, sans encourir les risques d'être insultée de ses courtisans, ni rejettée avec mépris de la part de l'Auguste Souverain.

Mais de quel droit, nous dira-t-on peut-être, présentez-vous ces vérités,

non-ſeulement au Roi, mais même au Public? Du droit, répondrons-nous, que nous accordent les Loix & la Religion; de chercher à réformer les mœurs, pourvu que la diffamation & la malice n'entrent pas dans nos moyens.

Faites-vous donc connaître, nous dira quelqu'un, car vous n'avez rien à craindre, ſi vous avez ſuivi les Loix & la Religion. Il nous ſuffit de faire le bien en rendant les hommes meilleurs, & les Princes plus circonſpects, en leur faiſant connaître le grand jour où ſont expoſées leurs moindres actions, & quel faible fil lie leur réputation & leur gloire: mais notre voix n'eſt pas celle de la trompette faite pour les triomphans; c'eſt la voix humble de quelques habitans du déſert, mais qui ſe fait en-

tendre jusqu'aux extrêmités de la terre, & qui crie sans cesse : Princes, soyez justes, & pratiquez les vertus.

Mais enfin, dira le Lecteur impatient ; comment vous, amis du Prince, & tout à la fois habitans du désert, avez-vous eu connaissance de tous les faits que vous avez cités ?

Nous allons répondre à cette question d'une maniere satisfaisante.

Notre Société était autrefois composée de quatre personnes : aucun serment n'avait lié notre discrétion, aucun motif d'intérêt n'avait formé notre union : le seul plaisir de rire des folies humaines, & d'en donner librement notre jugement, nous avait rassemblés, & nous tenait inséparables ; nous jouissions encore il y a quinze jours de cette

félicité, lorſqu'une maladie cruelle nous enleva M. Longears, notre cher aſſocié, que nous regrettons avec d'autant plus de juſtice que la nature, ou le ſort, lui avait donné la faculté d'entendre tout ce qui ſe diſait autour de lui, à cent lieues à la ronde ; c'eſt pour cette raiſon que nos écrits ſont preſque tous datés à cent lieues de la Baſtille. Depuis la perte de ce précieux M. Longears, perte vraiment irréparable, nous avons cherché, mais toujours en vain, quelqu'un qui pût le remplacer. M. Longſight ne pouvait ſuppléer au défaut du pauvre défunt, ſa beſogne était aſſez fatiguante ; car ſi M. Longears entendait tout, M. Longſight voyait tout auſſi à la diſtance de cent lieues. M. Underſtanding ne pouvait pas non plus s'oc-

cuper de l'emploi de M. Longears, parce que la nature lui ayant accordé un jugement juſte & profond, lui avait refuſé des yeux plus pénétrans, & des oreilles plus fines que les yeux & les oreilles des hommes ordinaires. Pour moi qui ſuis M. Scribler, je n'ai pas les oreilles meilleures que celles d'un autre, ni les yeux plus clairvoyans, ni le jugement plus vif & plus juſte que celui d'un enfant de ſept ans : tout mon talent ſe borne à griffonner ſur le papier ce qu'on me dicte, ou ce qu'on me fait copier. Il n'y a que quelques jours qu'étant tous trois enſemble occupés de notre perte ; M. Underſtanding après avoir un peu rêvé comme font d'ordinaire les grands eſprits avant de donner leurs avis, nous dit d'un ton dogma-

tique : s'il est vrai que nos ames soient immortelles, qu'elles sentent & qu'elles puissent agir & parler après leur transition des corps dans les Régions célestes, celle de notre ami & cher associé M. Longears, peut encore nous entendre & nous servir ; à ces mots M. Longsight & moi nous inclinâmes nos têtes, par signe d'approbation ; & suppliâmes notre Orateur de continuer, ce qu'il fit en ces termes : si donc M. Longears, qui nous a été singuliérement attaché, & infiniment utile, lorsqu'il étoit parmi nous, jouit actuellement d'une existence plus heureuse, & par conséquent d'une intelligence plus parfaite, & qu'il se souvienne de la complaisance aveugle avec

laquelle nous avons toujours écouté les rapports & les relations qu'il nous faisait ; il est à croire qu'il sera plus utile aujourd'hui que jamais à notre société.

A peine M. Understanding eut-il proféré ces dernières paroles, que les tables & les chaises de la chambre où nous étions en consultation furent ébranlées ; la bierre, déjà versée dans nos verres, fut répandue ; un bruit sourd, semblable à celui de plusieurs voitures Anglaises, fut entendu, & l'esprit de M. Longears nous adressa ce discours : cessez, mes enfans, de vous inquiéter des soins de réparer ma perte par un nouveau sujet : je serai toujours présent à votre Société ; je fournirai toujours de nouvelles matieres à votre censure & à vos plaisirs ; mais ce sera sous condition

que vous refuterez de tout votre pouvoir, un Libelle infâme écrit contre le duc de Ch—s, qui vous sera présenté par un Auteur méprisable ; & que vous le dénoncerez à l'autorité, s'il ose jamais le publier. Nous avons rempli, autant qu'il nous a été possible, les intentions de l'ame de M. Longears : de son côté il est fidele à sa promesse, & nous pouvons assurer nos lecteurs, que pour l'avenir, nous serons en état de l'instruire comme par le passé de tout ce qui se dit & se fait de plus intéressant & de plus curieux dans les palais, dans les maisons, dans les cabinets, dans les boudoirs & dans les alcoves de la Cour, de la Capitale & de toute l'Europe : en un mot dans les lieux les plus secrets & les plus retirés ; & nous assurons nos





